

ÉCOLE DU LOUVRE

Adrien Lehuédé-Fourcadier

# Documenter une collection :

Le cas de la statuaire Sao du site de Tago (Tchad)

Mémoire d'étude  
(1<sup>re</sup> année de 2<sup>e</sup> cycle)

Discipline : Muséologie

Groupe de recherche : Collections des arts et des  
civilisations

d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques (GR16)

présenté sous la direction  
de M<sup>me</sup> Carine Peltier-Caroff  
de M<sup>me</sup> Daria Cevoli

Membre du jury : M<sup>me</sup> Gaëlle Beaujean

Mai 2024

Le contenu de ce mémoire est publié sous la licence *Creative Commons*

CC BY NC ND



*Documenter une collection :*  
*Le cas de la statuaire Sao du site de Tago (Tchad)*  
*par Adrien Lehuédé-Fourcadier*

***Résumé***

L'énigme concernant la collection sao conservées dans les collections du Musée du Quai Branly – Jacques trouve un début de résolution en mars 2020, lorsque ce dernier souhaite réunir, avec l'aide de la Bibliothèque Éric-de-Dampierre à Nanterre, les objets aux archives de Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet. Ce couple d'ethno-archéologue étudie pendant près de 55 ans la civilisation sao autour du Lac Tchad. Leur but, analyser l'art sao au regard des cultures descendantes de cette population disparue en comparant la mémoire orale avec les traces archéologiques.

Tant dans ses formes que dans ses styles, la richesse typologique de la statuaire sao du site archéologique de Tago au Tchad témoigne des variétés et des échanges au sein de la société sao. Jean-Paul et Annie Lebeuf ont consacré leur vie à l'étude scientifique de ces pièces afin de mieux les comprendre mais également de les associer à la culture Kotoko, descendante reconnue des « hommes d'autrefois ».

Entre analyse, archives et photographies, la collection sao à travers l'étude du fonds d'archives des Lebeuf révèle toute sa complexité.

**Mots-clefs :** Tago ; Sao ; Tchad ; Afrique ; Lebeuf ; Masson Detourbet ; Kotoko ; Quai Branly ; Bibliothèque Éric-de-Dampierre ; Darbois ; Archéologie ; Ethnologie ; Archives ; Statuaire ; Statuette ; Terre cuite ; Céramique

## Remerciements

Nous tenons à remercier particulièrement Madame Gaëlle Beaujean, responsable des collections Afrique au Musée du Quai Branly – Jacques Chirac, pour nous avoir proposé ce sujet, ses conseils éclairés ainsi que sa disponibilité.

Nous adressons nos remerciements à Madame Carine Peltier-Caroff, responsable de l'icôneothèque au Musée du Quai Branly – Jacques Chirac, pour nous avoir accompagné tout au long de la recherche autour de ce mémoire. Nous remercions Madame Daria Cevoli, responsable des collections Asie au Musée du Quai Branly – Jacques Chirac, pour ses conseils ainsi que son encadrement.

Nous tenons également à remercier Monsieur Frédéric Dubois, responsable de la Bibliothèque d'Ethnologie Éric-de-Dampierre à Nanterre, pour son soutien indéfectible durant notre recherche, ses conseils, et sa disponibilité.

De même, nous remercions Monsieur Pierre-Yves Belfils, responsable de la Bibliothèque Félix Houphouët-Boigny de l'Académie des sciences d'outre-mer, pour nous avoir ouvert les portes de son institution ce qui aura permis l'accès à un contenu inédit sur Jean-Paul et Annie Lebeuf.

Nous remercions aussi Monsieur Manuel Valentin, responsable scientifique des collections d'anthropologie culturelle au Musée de l'Homme, pour avoir répondu à nos nombreux questionnements sur la nature et la place de la collection Sao au sein du Musée de l'Homme.

Nous remercions également Xavier Lebeuf, fils des époux Lebeuf, pour nous avoir répondu aux sujets de la relation qu'entretenaient ses parents avec leurs recherches. Marie-France Fauvet, pour ses précieux renseignements sur le four. Aurélie Journée-Duez, avec laquelle nous avons pu cerner la figure de Dominique Darbois et sa relation avec les Lebeuf.

Nous n'oublions pas les équipes du Musée du Quai Branly – Jacques Chirac, de la Bibliothèque Éric-de-Dampierre et du Muséum National d'Histoire Naturelle, pour leur bienveillance et leur patience.

Enfin, nous avons une pensée particulière pour Bernard Fourcadier, sans qui le choix de ce sujet ne se serait jamais fait, grâce à sa transmission du goût de l'autre et de l'ailleurs.

## **Sommaire :**

Avant-propos.....	6
Introduction.....	8
I. La statuaire sao du site de Tago.....	11
A. Sa définition.....	11
B. Analyse de la statuaire.....	14
C. Les mystères de Tago.....	20
II. Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet.....	23
A. Des profils singuliers.....	23
1. Des ethnologues s'essayant à l'archéologie.....	23
2. Une relation partageant la recherche.....	25
3. Quelle inscription dans l'ethnologie du XX <sup>e</sup> siècle ?.....	27
B. La mission Logone-Fitri.....	29
1. Le contexte de la mission.....	29
2. Ses précédents et ses aboutissants.....	30
3. Que recherchent-ils ?.....	32
C. Les archives des Lebeuf à la Bibliothèque Éric-de-Dampierre.....	33
1. L'éparpillement des travaux.....	33
2. La nature des archives.....	34
3. La méthode des Lebeuf.....	37
III. Le déploiement de Tago.....	41
A. Les liens entre le Musée du Quai Branly et la Bibliothèque d'Ethnologie Éric-de-Dampierre.....	41
1. La mise en relation des collections avec les archives.....	42
2. La présence de Tago dans les collections.....	43
3. Une collection « muette ».....	44

B. La méthode de travail des Lebeuf sur les objets de Tago.....	<b>46</b>
1. Les apports ajoutés aux objets par les articles.....	<b>46</b>
2. Analyses et conclusions.....	<b>49</b>
3. Le travail documentaire.....	<b>51</b>
C. Une diversité dans la photographie d'ethnologie.....	<b>53</b>
1. Orientation de la recherche et des liens entre les Sao et les Kotoko par la photo ethnologique.....	<b>53</b>
2. ... par les photos de fouilles .....	<b>55</b>
3. ... et par les photos de collections.....	<b>56</b>
 Conclusion.....	 <b>58</b>
 Archives.....	 <b>59</b>
 Bibliographie.....	 <b>59</b>

## Avant-propos

Depuis l'inauguration du Musée du Quai Branly – Jacques Chirac (MQBJC) le 23 juin 2006, la collection Sao, l'une des dernières du Musée de l'Homme à avoir intégré les collections du MQBJC, n'a jamais fait l'objet d'études sur ces éléments constitutifs. Ce travail a pour but de replacer dans leur contexte, d'analyser et de comprendre les œuvres d'un corpus autant riche que varié.

La mise en forme de ce mémoire n'aurait jamais pu se faire sans les archives de Monsieur Jean-Paul Lebeuf et de Madame Annie Masson-Detourbet présentées à la Bibliothèque d'Ethnologie Éric-de-Dampierre (BEED) à Nanterre. Ce travail a ainsi pour vocation de documenter la collection Sao du MQBJC sous le prisme des archives de la BEED.

Si la collection comprend aujourd'hui 5791 objets liés au Sao, il fut décidé dès le mercredi 18 octobre 2023 que le travail présenté ne porterait que sur le site archéologique de Tago au Tchad. 340 objets sont rattachés à ce site. En outre, les archives de Jean-Paul Lebeuf étant plus fournies lorsqu'il s'agissait de travailler sur la statuaire ce mémoire porte sur les statuettes anthropomorphes trouvées sur le site de Tago durant la mission Lebeuf de 1947-1948. Aussi, 135 objets répondent à ces critères, dont parmi eux, 37 ont pu être analysés plus précisément au sein de la muséothèque du MQBJC et forment ainsi le corpus, support privilégié de l'analyse à mener.

En ce qui concerne l'orthographe du sujet principal, celle retenue tout au long de ce travail est *Sao*, le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*<sup>1</sup> faisant foi. En effet, cette orthographe plus populaire que les autres se retrouve dans la majorité des articles scientifiques consultés pour ce mémoire avec peu d'exceptions. Pour des raisons de compréhensions seule cette orthographe est conservée. De même, les noms de populations, de groupes ethniques ou encore les noms d'objets vernaculaires trouvent une justification similaire, et sont issus du même ouvrage.

---

<sup>1</sup> Michel IZARD, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, 2004

Il est peu fait usage de date lorsque le sujet concerne les Sao. De fait, les datations demeurent pour le moins imprécises. Si Jean-Paul Lebeuf a pu faire des essais de datations au Carbone 14 ou bien par examen à la bioluminescence, beaucoup d'objets ne trouvent pas de dates connues de fabrication. Lorsque des hypothèses sont avancées par les auteurs concernant les objets elles sont systématiquement rendues publiques dans ce travail.

Enfin, n'étant pas africaniste, le choix de travailler sur les Sao a été motivé par la lecture des livres *Les Arts de l'Afrique noire* de Jean Laude (1966) ainsi que *Les Arts Sao* de Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet (1977). Ce dernier ayant été un support de premier ordre dans la construction de cette recherche.

#### Acronymes utilisés :

- MQBJC : Musée du Quai Branly – Jacques Chirac
- BEED : Bibliothèque d'Ethnologie Éric-de-Dampierre
- ASOM : Académie des Sciences d'Outre-Mer
- MH : Musée de l'Homme
- AEF : Afrique-Équatoriale Française
- MNHN : Muséum National d'Histoire Naturelle

## Introduction :

« Monsieur le Président, les Sao sont vos Gaulois<sup>2</sup>. » C'est ce que déclarait en la capitale de N'Djaména le ministre des Affaires culturelles André Malraux lors du jour de l'indépendance du Tchad le 11 août 1960. Mais qui sont les Sao ? Quelle était leur civilisation ? Comment se manifestait-elle dans les arts ? Ce sont autant de questions auxquelles Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet ont consacré leur vie à y répondre. Pour se faire, les ethno-archéologues usent de leur relation tant avec les administrateurs coloniaux qu'avec les populations locales et utilisent leur connaissance du monde scientifique ethnologique et archéologique pour débusquer et analyser les gisements de la civilisation sao.

« Sao » est un terme générique qui, selon le *Dictionnaire de la préhistoire* de André Leroi-Gourhan<sup>3</sup>, désigne les groupes humains qui s'établirent progressivement au sud immédiat du Lac Tchad, le long des fleuves et des rivières temporaires, dans les basses vallées du Chari, du Logone et de la Yoobé (actuels Tchad, Cameroun et Nigéria), dont les premières traces remontent au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère avant de s'amenuiser pour enfin disparaître au courant des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle. Toujours selon Leroi-Gourhan, cette appellation viendrait du mot *sawe* (le mur) présentant les Sao comme étant un peuple dont la singularité n'est reconnue que pour les murs d'enceintes qu'ils édifiaient autour de leurs cités. Cependant de nombreuses sources contredisent cette étymologie pour la rapprocher des termes *sauo*, *sou*, ou *seu* signifiant dans plusieurs langues locales « les hommes d'avant, les hommes d'autrefois »<sup>4</sup>, en somme, les ancêtres ayant vécu dans la région. Aussi, la répartition de l'aire géographique immense ainsi que la complexité de statuer précisément la nature de la civilisation sao au-delà d'un nom de population témoignent des difficultés qu'ont rencontré les ethno-archéologues dans leurs recherches.

Aux travers de nombreuses missions réalisées de 1931 avec la mission Dakar-Djibouti jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, la région du Lac Tchad connaît un large engouement de la part de la communauté scientifique en quête de compréhension quant à son peuplement, sa culture, ses civilisations passées et présentes et ses arts. C'est ce dernier point qui attire entre autres Jean-Paul Lebeuf lors de sa première mission en

---

<sup>2</sup> Jean CHAPELLE, *Le peuple tchadien : ses racines, sa vie quotidienne et ses combats*, Paris, France, 1986

<sup>3</sup> André LEROI-GOURHAN, *Dictionnaire de la préhistoire*, 1997

<sup>4</sup> Jean POIRIER, *Ethnologie régionale : Afrique. Océanie*, 1972



1936 aux côtés de Marcel Griaule, la mission « Sahara-Cameroun ». De là semble naître une passion pour le monde méconnu jusqu'alors des Sao si ce n'est que par le prisme des premiers explorateurs occidentaux ayant contés des récits fantastiques sur une population ancienne et mystérieuse<sup>5</sup>. Ce travail s'attache donc à retracer non pas la première mission de Jean-Paul Lebeuf mais sa première en tant que directeur, la « mission Lebeuf » de 1947, où il est accompagné et suppléé par l'ethnologue Annie Masson Detourbet, son épouse. Cette mission se caractérise par la découverte ainsi que la fouille du site archéologique de Tago. Un gisement particulièrement important en ce qui concerne les arts sao, connu et reconnu pour sa diversité et sa richesse tant dans les typologies d'objets que dans leurs styles. Ce site formant le premier grand chantier des époux Lebeuf et étant l'un des plus singulier de par ses pièces se présente comme idéal afin de rendre compte au mieux de l'hétérogénéité du patrimoine sao.

En ce qui concerne l'art sao peu de recherches s'emploient à l'analyser. Les travaux les plus précis mettant en lumière l'art sao dans sa diversité, dans ses styles comme dans ses formes et s'employant à reconstituer cette civilisation millénaire, demeurent les ouvrages de Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet ainsi que leurs nombreux articles faisant état de leur recherche perpétuel autour de ce patrimoine d'Afrique centrale encore méconnu. Si d'autres recherches forment des avancées sur l'histoire des Sao, elles restent imprécises, ne se focalisent pas essentiellement sur la culture sao ou encore n'attribuent pas de réelles études aux arts sao. En cela, l'article de Théodore Monod « Un problème à étudier : la question sao »<sup>6</sup> en 1926 s'offre comme le point névralgique de toutes les bases archéologiques au cours du XX<sup>e</sup> siècle. De même, les travaux de Sir Herbert Palmer<sup>7</sup> constituent une contribution majeure à la littérature ethnologique et historique de l'Afrique subsaharienne. Néanmoins, ces travaux ne laissent que peu de part à l'analyse de la culture sao et encore moins à celles de ses arts.

---

<sup>5</sup> Heinrich BARTH, *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855, 1860* ; Gustav NACHTIGAL, *Sahara et Soudan*, 1881

<sup>6</sup> Joseph-Marie ESSOMBA, *L'Archéologie au Cameroun: actes du premier colloque international de Yaoundé*, 6-9 janvier 1986, 1992

<sup>7</sup> Sir Herbert Richmond PALMER, *Sudanese Memoirs. Being Mainly Translations of ... Arabic Manuscripts Relating to the Central and West Sudan*, by H.R. Palmer, 1928

Ce travail a pour but de mettre en lumière, de compléter, de reprendre les analyses scientifiques précédentes.

Aussi, à travers l'étude approfondie de la statuaire Sao du site de Tago et de la mission archéologique menée par Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet, comment comprendre les multiples dimensions de cette civilisation disparue et les enjeux de sa représentation et de son interprétation dans les pratiques archéologiques et ethnologiques du XXe siècle ?

Dans quelle mesure la statuaire sao du site de Tago s'impose-t-elle comme une référence tant dans l'édification d'une méthode de travail singulière aux Lebeuf que pour l'exposition des collections sao ?

En premier lieu, nous examinerons la statuaire Sao de manière exhaustive, en scrutant sa typologie et sa composition sur le site de Tago. Ensuite, nous nous pencherons sur les profils distinctifs des chercheurs Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet, ainsi que sur leur expédition archéologique au Logone-Fitri, afin de saisir leurs motivations et leur démarche scientifique. Enfin, nous explorerons le déploiement de Tago à travers les liens entre le Musée du Quai Branly et les archives des Lebeuf, mettant en lumière la méthode de travail des chercheurs sur les objets de Tago et la variété des approches photographiques en ethnologie."

## I. La statuaire Sao du site de Tago

Bien que l'histoire du site de Tago soit peu connue, sa renommée hante les collections Sao de par la richesse de ses pièces de terre cuite. Parmi ses œuvres, celles qui illustrent le site archéologique sont sans conteste ses statuettes singulières dans le pays Sao. La richesse comme la diversité des typologies d'objets ainsi que des styles offrent un large panel sur la culture artistique de la ville, voire de la région, allant du Lac Tchad au Lac Fitri. Aussi, les statuettes du site de Tago mettent en lumière une esthétique et une culture inédite, propre aux Sao.

### A. Sa définition

Lorsque le thème des statuettes Sao est abordé, une distinction par typologie accompagne l'analyse. Jean-Paul Lebeuf, premier ethnologue à avoir investi l'ambition d'approfondir la recherche autour de l'art Sao, divise les statuettes anthropomorphes de Tago sous trois catégories : les statues d'ancêtres, les danseurs masqués, les têtes seules. Bien que ces catégories, basées sur des caractéristiques physiques des objets ainsi que sur leur analyse hypothétique, offrent un support pour comprendre les pièces elles peuvent parfois se montrer incomplètes.

#### *Les statuettes « d'ancêtres divinisés »<sup>8</sup>*

Parmi les statues les mieux conservées de l'art sao les statuettes « d'ancêtres divinisés » sont celles évoquant la plus grande finesse d'exécution de l'ouvrage sao. Selon Jean-Paul Lebeuf, ces statuettes seraient les représentations en terre cuite des fondateurs des cités sao<sup>9</sup>. Il s'agit d'une interprétation souvent avancée pour comprendre certaines des statues découvertes sur le site de Tago et dans d'autres sites associés à la civilisation sao. Cette interprétation suggère que ces statues représentaient des ancêtres humains qui étaient vénérés et considérés comme ayant acquis un statut divin après leur mort.

Dans le contexte de la statuaire sao de Tago, les statues représentant des figures humaines stylisées pourraient être interprétées comme des représentations symboliques de ces ancêtres divinisés. Ces statues pourraient avoir été placées dans

---

<sup>8</sup> Cf. Annexes page 6

<sup>9</sup> Jean-Paul LEBEUF, Annie LEBEUF, *Le site de Tago (Tchad): (Mission Logone-lac Fitri)*, Paris, France, 1950

des sanctuaires ou d'autres espaces sacrés, où elles auraient été vénérées et entretenues par la communauté sao.<sup>10</sup>

Cette interprétation de « l'ancêtre divinisé » dans le cadre de la statuaire sao du site de Tago offre un aperçu fascinant de la spiritualité et des croyances religieuses de la civilisation sao. Elle suggère également l'importance accordée au lien entre les vivants et les morts dans la société sao, ainsi que la façon dont les ancêtres étaient honorés et respectés dans leur culture.

### *Les « danseurs masqués »<sup>11</sup>*

L'appellation « danseur masqué » est une autre interprétation proposée pour certaines des statues découvertes sur le site de Tago et dans d'autres régions associées à la civilisation sao. Contrairement à l'interprétation de « l'ancêtre divinisé », qui met l'accent sur le caractère sacré et divin des statues, celle du "danseur masqué" se concentre davantage sur l'aspect rituel et festif de ces sculptures.<sup>12</sup>

Selon cette interprétation, les statues pourraient représenter des danseurs portant des masques rituels lors de cérémonies ou de festivals. Les masques jouent un rôle important dans de nombreuses cultures africaines, symbolisant souvent des esprits, des ancêtres ou des forces surnaturelles, et sont portés lors de divers événements sociaux, religieux ou culturels.

Dans le contexte de la civilisation sao, les statues de « danseurs masqués » pourraient être des représentations artistiques de ces performances rituelles, capturant le mouvement, la grâce et l'expression des danseurs lorsqu'ils étaient parés de leurs masques. Ces sculptures pourraient également avoir été utilisées dans des contextes cérémoniels ou rituels, peut-être comme des objets de décoration ou des éléments de sanctuaires.

L'interprétation du « danseur masqué » met en lumière l'importance de la danse, de la musique et des performances rituelles dans la culture sao, ainsi que le rôle des masques en tant qu'éléments essentiels de ces pratiques. Elle souligne également la

---

<sup>10</sup> *Art ancien du Tchad: bronzes et céramiques* 1962

<sup>11</sup> Cf. Annexes page 8

<sup>12</sup> LEBEUF, *Le site de Tago (Tchad)...*, op. cit. à la note 8

richesse artistique et la diversité des traditions culturelles de la civilisation sao, ainsi que la manière dont ces traditions étaient exprimées à travers l'art et la sculpture.

### *Représentations humaines limitées à la tête*<sup>13</sup>

Les « têtes seules » constituent un autre aspect fascinant de la statuaire sao du site de Tago et d'autres sites associés à la civilisation sao. Contrairement aux statues complètes ou aux représentations de danseurs masqués, les "têtes seules" sont des sculptures qui se concentrent exclusivement sur la tête humaine, sans inclure le reste du corps.

Ces têtes sculptées sont souvent stylisées et présentent des caractéristiques distinctives, telles que de grands yeux, des nez proéminents et des lèvres épaisses. Elles peuvent être ornées de scarifications ou d'autres motifs décoratifs, témoignant de l'expertise artistique et de la finesse des artisans sao.

L'interprétation des « têtes seules » peut varier en fonction du contexte culturel et des preuves archéologiques disponibles. Certaines théories suggèrent que ces sculptures pourraient représenter des portraits stylisés de chefs ou de personnalités importantes au sein de la société sao, mettant ainsi en valeur leur autorité ou leur statut social. D'autres interprétations suggèrent qu'elles pourraient avoir eu une signification religieuse ou rituelle, peut-être en tant que représentations d'ancêtres divinisés ou de figures mythologiques.

Quelle que soit leur signification exacte, les « têtes seules » offrent un aperçu précieux de l'art et de la culture de la civilisation sao, ainsi que de la manière dont les artistes sao ont exprimé des concepts tels que l'identité, le pouvoir et la spiritualité à travers leurs œuvres sculpturales. Ces sculptures constituent donc un élément important du patrimoine culturel de la région et continuent d'inspirer les chercheurs et les amateurs d'art à travers le monde.

En cela, la statuaire sao, dans sa grande diversité typologique, semble rendre compte de plusieurs modes de compréhensions et d'interprétations du monde. La culture sao témoigne d'un soin particulier au culte des ancêtres, qui s'élèvent au rang de déités de par leur reconnaissance au sein de la population, selon les hypothèses avancées par les Lebeuf. De même, les « têtes seules », destinées à un usage plus

---

<sup>13</sup> Cf. Annexes page 10

personnel, font état d'une valeur identique à la figure du passé qui semble veiller sur les vivants. Quant aux « danseurs masqués », ces derniers pourraient témoigner de l'importance des rites, des danses, des masques, si l'interprétation des Lebeuf se trouve être juste, au cœur de la société sao. En revanche, ses dénominations sont peu étayées et justifiées, pourtant le MH comme le MQBJC ont inscrit ses appellations pour décrire les œuvres dans leurs collections. Une approche plus nuancée ou questionnée redonnerait aux œuvres la possibilité d'être observées sous un regard nouveau.

## **B. Analyse de la statuaire**

« Les statuettes souples et élégantes des ancêtres contrastent avec les gestes figés et maladroits des danseurs revêtus de masques d'animaux inconnus. »

Ces catégories définies par Jean-Paul Lebeuf répondent à des critères physiques des objets impliquant l'hypothèse de leur définition. Aussi, les objets portent en eux les stigmates comme autant de réponses à leur emploi de par leur forme, leur style ou encore la technique employée à leur réalisation.

La plupart des pièces du corpus, utilisées ici à titre d'échantillon comme base de l'analyse pour la collection de statuettes sao du MQBJC, ont conservées en plus de leur numéro d'inventaire du MQBJC, une étiquette se présentant sous la forme : « 61.N »<sup>14</sup>. Cette numérotation est la première dont ont bénéficié les objets à leur entrée au MH et peut-être même dans les jours ayant suivi leur sortie de terre. En alliant les numéros d'inventaire avec le rapport de fouilles de Tago de Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet il est alors possible de lier les œuvres avec le commentaire et l'analyse des excavateurs<sup>15</sup>.

### *Les statuettes « d'ancêtres divinisés »<sup>16</sup>*

Les statuettes anthropomorphes sao témoignent d'une diversité des formes ainsi que d'une inégalité dans l'exécution des thèmes et motifs. La théorie de Jean-Paul Lebeuf

---

<sup>14</sup> N étant le numéro de l'objets dans son inventaire d'origine.

Cependant, la plupart des étiquettes semble avoir été perdue. Parfois le numéro était simplement inscrit sur l'objet et s'est effacé avec le temps. Néanmoins, il est possible de retrouver les objets grâce aux photographies et croquis réalisés par Dominique Darbois et Jean-Paul Lebeuf

<sup>15</sup> LEBEUF, *Le site de Tago (Tchad)...*, op. cit. à la note 8

<sup>16</sup> Cf. Annexes page 6

est que ces différences matérielles seraient liées à des notions religieuses différentes bien qu'apparentées. C'est ainsi que hiérarchiquement la statuaire dites des « ancêtres divinisés » jouie d'un statut particulier. Aussi, les statuettes « d'ancêtres divinisés » répondent à un cahier des charges précis que l'artiste ne saurait transgresser.

La statue est réalisée en argile pure, modelée dans la masse. Elle est délicatement modelée, ciselée d'ornements et de motifs recherchés. Le visage est fin, les traits sont minutieux rendant la statue « souple et élégante » selon Jean-Paul Lebeuf<sup>17</sup>. Le cou est généralement allongé et terminé par un appendice enfoncé dans le corps de l'objet en fabrication. Ces statues font entre 225 et 360mm de hauteur (sauf exception). De plus, le socle est massif et les membres inférieurs sont absents (sauf 99 cf. plateau des collections et photos). Les épaules sont toujours très développées et carrées, les bras sont tendus formant un geste semblable à celui des offrandes ou de la prière.

Le contraste est saisissant entre d'une part la simplicité formelle du corps et d'autre part le style « baroque » du traitement des têtes. En effet, les lèvres proéminentes, en plateau ou en mufler, les grandes oreilles, en éventail ou aplaties, le nez court et relevé prenant naissance au sommet du crâne, souvent pointu et comprenant une arête parfois soulignée par des incisions semblables à la chevelure, sont autant de détails qui forment l'attente d'une statuette « d'ancêtre divinisé ». Parfois, le nez est épaté et le front bombé avec la chevelure tressée et décorée d'incisions en chevrons, terminé par un appendice. Les yeux sont toujours faits de tétons fendus horizontalement, souvent à fleur de tête, sans indication d'arcades sourcilières ou orbites profondes.

Plus rare, une barbe peut être représentée par un léger bourrelet aplati uni, dentelé ou en pointes. Chez certaines sculptures un trou au sommet du crâne a été creusé. Jean-Paul Lebeuf pense qu'il devait servir à recevoir des plumes lors de cérémonies ou rituels<sup>18</sup>. De plus, les visages sont parfois surchargés au front, aux joues, aux tempes, par de courts bourrelets incisés pouvant faire penser à la représentation de scarifications. Les épaules comme la poitrine montrent des motifs souvent similaires encore une fois pouvant faire état de scarifications. La représentation des seins est

---

<sup>17</sup> LEBEUF, LEBEUF, *Le site de Tago (Tchad)...*, op. cit. à la note 9

<sup>18</sup> *Ibid.*

souvent placés très haut et le nombril est en protubérance saillante, comme cela est de coutume chez la plupart des populations africaines.

Ces statuettes hypothétiquement d'anciens chefs ou d'hommes vénérés sont réhaussées d'éléments de parure en relief comme des colliers « de chien » en succession de mamelons ou léger boudin incisé pouvant s'ouvrir sur la gorge. De même, des baudriers croisés sur la poitrine, le dos, parfois sur les flancs ainsi que des pendentifs de formes allongés munis ou non d'un orifice central, sont autant d'effets qui posent la stature du chef sao.

### *Les danseurs masqués*<sup>19</sup>

Les « danseurs masqués » semblent être directement au-dessous hiérarchiquement des « ancêtres divinisés ». La terre utilisée dans leur création est souvent mêlée d'éléments étrangers comme du gravier ou des débris. Elle est repoussée en creux profonds alternants avec de lourdes bosses. Quant à la posture qu'entretiennent ces figures, celle-ci semble maladroite, les gestes sont figés mais narrent le mouvement. La tête s'éloigne souvent des standards d'une représentation humaine d'où l'appellation de statuette anthropo-zoomorphe ou encore de « danseurs masqués » formulée par Jean-Paul Lebeuf, les représentations pouvant faire penser à des masques d'animaux plus ou moins connus comme des bœufs, des hippopotames, des reptiles, portés par des êtres humains. Ainsi le contraste avec les têtes travaillées des ancêtres est immédiat.

Les dimensions des statuettes varient entre 120 et 360mm de hauteur même si la plupart sont au-dessus des 300mm. Les pièces sont concaves et portent l'amorce d'épaules arqués, de la poitrine et du dos, le tout modelé avec la tête. La partie supérieure du torse semble être arrondie dans ce but. De même, les bras sont adaptés au tronc. Par ailleurs, le socle est mal dégrossi, de forme cubique ou cylindrique et s'élargit parfois à sa base. L'ensemble forme alors une stature caractérisée par la disproportion entre les masques et le support. Jean-Paul Lebeuf parle de « hure monstrueuse » écrasant un corps pourtant massif, aussi d'après cette description abusive les « danseurs masqués » sont quelquefois nommés « monstres » par l'auteur ce qui relève l'ambiguïté de leur analyse entre des hommes portant des masques ou

---

<sup>19</sup> Cf. Annexes page 8



des êtres surnaturels faisant partie intégrante de la cosmogonie sao, peut-être des génies de l'eau.

Alors, le masque peut être particulièrement imposant pour le corps ou au contraire la tête est réduite et perchée sur un torse pesant que définissent les épaules tombantes terminées par des moignons ou des bras démesurés sans indication de mains. Peut-être le seul point commun avec les « ancêtres divinisés » serait les trois protubérances sur le torse formant respectivement la poitrine ainsi que le nombril. Néanmoins, ces dernières sont bien souvent irrégulières voire parfois fendues. Nonobstant, un élément tout à fait original s'offre à l'œil dans le dos des sujets, à la base de la nuque. L'encolure épaisse est marquée d'une bosse comme le support de tête d'un bovidé ou de l'épaisseur d'un hippopotame ou de la collerette d'un reptile.

L'influence de la sculpture sur bois n'est également pas à négliger dans la formation des œuvres (cf.655 avec lèvres et front rectangulaire). D'autres sculptures frustes ont des lèvres débordantes aux yeux pédonculés, hérissés de bosses et de pointes pouvant représenter un diadème. Le tout surmonte des oreilles largement décollées et fréquemment percées par un conduit auditif. Les scarifications régulières et travaillées des pièces précédentes laissent la place à une impression à la molette de cordelette ou de sillons profonds et irréguliers selon l'hypothèse des Lebeuf<sup>20</sup> qui couvre entièrement la surface de certains « danseurs ». De même, les bijoux surchargent quelques spécimens avec des colliers en succession de boules grossières ou en collerette entourant les encolures massives. Ceci se montre plus fréquent que les bourrelets ouverts sur la gorge. Mais, inédit pour le moment dans le cas de la statuaire sao, sont les bracelets aux poignets ou sur les bras. Ces derniers sont traités de la même manière que leurs homologues de gorge, ils s'articulent en rang de perles ou en bourrelets unis. La base de certaines statuette est entourée d'un alignement de bosses pouvant faire penser à une ceinture ou une parure rituelle mais dont la signification, le sens, est inconnu des Lebeuf.

---

<sup>20</sup> Jean-Paul LEBEUF, Annie LEBEUF, *Les arts des Sao: Cameroun, Tchad, Nigeria*, Paris, France, 1977

### *Représentations humaines limitées à la tête<sup>21</sup>*

Les représentations de « têtes seules » ne forment pas à proprement parler une catégorie homogène. Plusieurs styles, plusieurs manières de façonner l'œuvre font état de la diversité et de la richesse des arts saos mais également des besoins utilitaires concernant les pièces. Ainsi, quatre sous-catégories, formées par Jean-Paul Lebeuf<sup>22</sup>, permettent d'analyser plus spécifiquement les pièces entre elles. Chacune de ces pièces renvoie à des sculptures en un seul bloc et de petits formats entre 79 et 346mm de hauteur bien que l'immense majorité se situe entre 100 et 150mm de haut. Selon la formule de Jean-Paul Lebeuf sont exclusivement classées d'après leur aspect extérieur, « seul critère qui éloigne les interprétations dangereuses ».

- Les représentations dites « en borne »

Il s'agit de pièces de terre cuite figurant un visage sur une base cylindrique, généralement nus sans qu'il soit exclu la représentation d'un nombril ou de deux seins. Le visage surmonte une base cylindrique et nue. La face est constituée par des nodosités plus ou moins saillantes, fendues horizontalement ou verticalement représentant des yeux ; le nez est fait d'une crête partant du vertex ou par un bourrelet irrégulier à l'extrémité duquel deux orifices représentent les narines (un exemplaire sans nez). La bouche est proéminente et ouverte ou marquée par une simple fente. Un bourrelet saillant indique parfois la barbe. Le crâne est ou en auréole ou triangulaire (l'angle supérieur formant le vertex et les angles de base, les oreilles). Une cupule est parfois percée en son centre. Les objets ornés montrent le plus souvent des sillons « en V » joignant le front au nez, des incisions obliques, ainsi qu'une série de traits ponctués ou de chevrons

- Les représentations dites « en galet »

Sur celles-ci le visage joue un rôle essentiel. La stylisation est parfois poussée jusqu'à la disparition de presque tous les traits même si la bouche est toujours au moins évoquée (elle symbolise le souffle de la vie dans la culture saos) par une fente ou un relief tandis que le corps est suggéré par des sillons incisés rappelant les scarifications ou les tatouages. Elles sont en très grand nombre avec des dimensions plus ou moins régulières, variant entre 44mm et 150mm de haut (la plupart entre 5 et 10cm). Sur

---

<sup>21</sup> Cf. Annexes page 10

<sup>22</sup> LEBEUF, LEBEUF, *Le site de Tago (Tchad)...*, op. cit. à la note 9

celles-ci le vertex est arrondi ou pointu et la base est plate. Le visage n'occupe jamais que la moitié supérieure de l'avant de l'objet ; presque toutes ces statuettes sauf trois d'entre elles sont couvertes de signes (tatouages ou scarifications). La bouche seule est indiquée par une fente légère, un gros téton largement fendu ou un bourrelet occupant toute la largeur de l'objet. Les autres pièces portent des symbolisations complètes du visage (le nez apparaît peu). Enfin, les yeux sont parfois pédonculés et la chevelure est faite d'une série d'incisions simples ou doubles avec cependant la présence unique d'un spécimen complètement lisse (seule exception), toutes ces figurines sont percées. (Sauf deux exceptions)

- Les représentations dites « à pointe »

La forme est ici désignée par la place prépondérante que joue la chevelure figurée par des excroissances ou par le prolongement de l'arête du nez chevelure symbolisée par trois excroissances ou une seule constituée par le prolongement de l'arête nasale. Leur hauteur varie entre 53 et 184mm mais la majorité se situe entre 80 et 100mm. Parfois, elle comprend un orifice transversal mais ce ne semble pas être une caractéristique majeure. Les traits du visage et les tatouages sont aussi variés que pour la série précédente, sans particularité notable cependant.

*Les inclassables (ces typologies d'objets sont absentes des écrits des Lebeuf, elles ne concernent que ce travail.)<sup>23</sup>*

- La représentation en « bouchon »

Pour l'instant un premier spécimen, à la base effilée, aux lèvres en balcon, à la chevelure en couronne a pu être utilisé pour obturer un récipient à col étroit. L'orifice vertical de sa base sert probablement au passage d'un support au cours du modelage ou bien son long cou pourrait faire office de bouchon pour un contenant comme une jarre de terre cuite.

- La représentation en « œuf »

Une « tête seule » dont la forme ovoïde cerne un visage. D'une hauteur de 100mm l'objet est creux, une singularité au sein des objets sao, jusqu'ici tous édifiés de terre cuite en plein. Les yeux comme la bouche sont ciselés dans la masse et la statuette

---

<sup>23</sup> Cf. Annexes page 12

est percée de part et d'autre des tempes/oreilles. Une crête parcourt l'objet du front jusqu'au vertex. Le fait que l'objet soit creux dénote avec le reste des objets sao retrouvés jusqu'alors. Cette représentation est inédite et pourtant aucune source n'en fait état.

- L'anomalie

Cette étrange statuette est, elle aussi, unique dans son genre. En effet, sa nature sommaire, quasiment abstraite la rapproche des « jouets » sao tels qu'ils sont conçus. Pourtant, la statuette est trop grande et trop travaillée pour avoir été fabriquée par un enfant ou un apprenant. De même, son caractère dual entre un corps anthropomorphe et son visage effilé semblable à un animal marin fait penser à la représentation d'un homme masqué d'une tête de poisson. Peut-être serait-ce la représentation d'une divinité ? Les Sao comme les Kotoko croient aux génies de l'eau qui aident les pêcheurs le jour mais les attirent dans les profondeurs à la nuit tombée. Cet objet pourrait-être la représentation d'un de ces génies. Encore une fois, aucune source ne rend compte d'une telle sculpture.

### **C. Les mystères de Tago**

Si la statuaire sao du site de Tago a été analysée par les Lebeuf, elle n'en conserve pas moins de secrets quant à son but matériel. Malgré les travaux de recherches et la lecture de rapports et de récits de voyage, aucun d'entre eux ne s'applique à analyser la société sao et à donner des explications sur leur mode de vie ou encore sur leur construction socio-économiques. Ainsi, cette sous-partie groupe davantage les hypothèses retenues quant à la formation de la société sao et les enjeux de la statuaire au sein de cette dernière.

En considérant, comme l'avance Jean-Paul et Annie Lebeuf<sup>24</sup>, que Tago est un sanctuaire avant d'être une cité, il est possible de soutenir que la statuaire de Tago répond à un objectif culturel. Cette hypothèse s'appuie également sur la disposition et le contexte de découverte des statues. En effet, après avoir creusé des tranchées au

---

<sup>24</sup> LEBEUF, LEBEUF, *Le site de Tago (Tchad)...*, op. cit. à la note 9

sein de la cité sanctuaire de Tago une cavité fut découverte à quelques mètres en-dessous de la surface. Au cœur de cette cavité, peu large et peu profonde, se trouvait les statuettes des « ancêtres divinisés » au centre d'un cercle que formait les statuettes des « danseurs masqués »<sup>25</sup>. Cette disposition inédite et non-naturelle relève la possibilité d'une formation dédiée et désignée spécifiquement pour répondre à des objectifs rituels. En outre, les objets semblent répondre à un besoin culturel et/ou cultuel au sein de la société sao. Si les « têtes seules » semblent être destinés à une pratique individuelle ou familiale strictement personnelle, les statuettes de plus grands formats tels que les « ancêtres divinisés » et les « danseurs masqués » seraient des pièces à but communautaire. De même, le fait de trouver des pièces aux styles d'autres sites connus tels que Goulfeil ou Mdaga, témoignent des échanges au sein des sociétés sao. Si Tago se trouve bel et bien être un sanctuaire alors cela pourrait signifier que des populations des localités citées précédemment auraient pu venir à Tago pour assister à des rites culturels ou encore répondre à un devoir, une volonté de pèlerinage. Ainsi, les « ancêtres divinisés » ne seraient plus seulement des fondateurs de cités mais peut-être des fondateurs de la culture sao plus lointain, des héros communs à l'image de Thésée pour les Athéniens ou de Vercingétorix pour les Français. Tago s'édifierait alors comme un véritable centre culturel et cultuel que son sol ne semble pas contester à la vue de la profusion de ces objets comparés à d'autres sites réputés pourtant de leur temps être de grandes cités, voire des capitales dans le cas de Goulfeil.

Néanmoins, ce ne peut être que des hypothèses. Pour le moment aucun travail scientifique ne renseigne sur la place des sanctuaires au sein de la société sao, ni des pratiques culturelles et cultuelles de cette population. Les seuls écrits sur la société sao sont ceux des Lebeuf, écoutant la parole des Kotoko<sup>26</sup>, un groupe ethnique s'identifiant aux Sao. Ils se disent descendants directs de cette culture, affirmant qu'ils sont une branche ayant accepté l'Islam lors de la conquête des royaumes de Kanem et de Bornou autour des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle. Tandis que les Sao dits « véritables » auraient progressivement disparu soit en ne pouvant plus exercer leur culture ancestrale soit à la suite de migrations répétées toujours plus au sud, notamment au nord Cameroun du côté du territoire Fali, une autre population se réclamant

---

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> Jean-Paul LEBEUF, *Etudes kotoko*, 1976

descendante des Sao.<sup>27</sup> Aussi, les vestiges des Sao présentent une lecture à nuancer car la seule source encore vivante de leurs possibles pratiques se trouvent être des populations dont le lien n'est pas encore tout à fait vérifiable. Ainsi, Jean-Paul Lebeuf citant Paul Huard dans son article « Préhistoire et archéologie au Tchad » en 1959 écrit : « Demandez s'il se trouve des hommes connaissant les Sao, l'on vous répondra que tous le monde connaît les Sao. Demandez si l'on peut vous en parler plus précisément, les yeux se baissent, les bouches se ferment, comme si le secret inconnu ne pouvait être révélé. »<sup>28</sup>

Dans l'analyse de la statuaire sao du site de Tago menée par les Lebeuf, l'accent est mis sur la quête de sens derrière ces artefacts énigmatiques. Malgré les efforts de recherche et la consultation de diverses sources, les secrets de leur fonctionnalité matérielle demeurent en grande partie non résolus. Cette exploration nous amène à considérer les hypothèses sur la formation de la société sao et le rôle de la statuaire au sein de celle-ci.

L'hypothèse selon laquelle Tago est d'abord un sanctuaire avant d'être une cité, avancée par Jean-Paul et Annie Lebeuf, ouvre des perspectives intrigantes sur l'objectif culturel de la statuaire de Tago. La disposition singulière des statues découvertes au cœur de la cité sanctuaire suggère une destination rituelle spécifique, offrant des pistes fascinantes sur les pratiques culturelles et cultuelles des anciens sao. Si les grandes statues d'« ancêtres divinisés » et de « danseurs masqués » semblent répondre à un besoin communautaire, les « têtes seules » soulèvent des questions sur leur usage plus personnel ou familial. De plus, la présence de pièces aux styles similaires à d'autres sites sao suggère des échanges culturels dynamiques au sein de cette civilisation ancienne. Cependant, ces interprétations restent des hypothèses, et l'absence de documentation scientifique sur la société sao et ses pratiques cultuelles laisse place à une certaine incertitude. Les écrits des Lebeuf, basés sur la parole des Kotoko, offrent un aperçu unique mais doivent être abordés avec prudence en raison de la complexité des liens entre les différentes populations se réclamant des Sao.

---

<sup>27</sup> Jean BOULNOIS, « *La migration des Kotoko-Saô au Tchad* », 1946

<sup>28</sup> Jean-Paul LEBEUF, *Archéologie tchadienne : les Sao du Cameroun et du Tchad*, Paris, France, 1962

En fin de compte, l'énigme entourant la statuaire saô de Tago souligne l'importance de la prudence et de la persévérance dans la recherche archéologique. Malgré les défis et les lacunes dans nos connaissances, la quête de compréhension continue, alimentée par la curiosité et la collaboration entre chercheurs, dans l'espoir de percer les mystères du passé et de préserver le riche patrimoine culturel de l'humanité.

## **II. Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet**

Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet ont commencé leur série de missions conjointes en 1947, explorant ensemble le Cameroun et le Tchad. Leur travail les a d'abord conduits chez les Fali, où Jean-Paul Lebeuf a soutenu sa thèse en 1959, puis au sein de la société Kotoko, sujet de la thèse d'Annie Lebeuf, défendue dix ans plus tard en 1969. Leur engagement sur le terrain s'est prolongé jusqu'à la fin des années 80. Durant cette période, Jean-Paul Lebeuf a établi l'Institut national pour les sciences sociales de Fort Lamy, qu'il a dirigé de 1961 à 1972, et a fondé un musée ethnographique et archéologique. Annie Lebeuf a alterné entre enseignement (à Paris, Bruxelles, Strasbourg et Yaoundé) et muséologie, organisant plusieurs expositions mettant en avant des collections ethnographiques africaines. Elle a par la suite été nommée directrice du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative de 1980 à 1988.

### **A. Des profils singuliers**

De par leur formation, leur méthode de leur recherche ou encore la construction de leurs travaux, les époux Lebeuf font preuve d'originalité et d'inventivité tant dans le monde de l'ethnologie que dans celui de l'archéologie. Cette singularité dans leur travail scientifique édifie leur légende et structure leurs archives pour rendre compte des résultats de leurs missions.

#### *1. Des ethnologues s'essayant à l'archéologie*

Il est vrai que de par leur formation universitaire, rien ne semblait destiner Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet à être les garants de fouilles archéologiques au

cœur de l'A.E.F. En effet, la spécialité des Lebeuf est avant tout autre chose l'ethnologie.

La carrière de Jean-Paul Lebeuf débute temporellement plus tôt. Après avoir échoué lors de l'obtention de son baccalauréat il commence dans la vie professionnelle en montant des films publicitaires et en réalisant des maquettes. Ce train de vie plutôt aisé lui facilite l'accès aux grands événements du monde ce qui lui permet de faire la connaissance, entre autres, du maréchal Lyautey, de Blaise Cendrars, et surtout André Gide dont il suivra avec intérêt le *Voyage au Congo* (1927), le *Retour du Tchad* (1928) ainsi que le film de Marc Allégret. De même, l'exposition *Dakar-Djibouti* au musée du Trocadéro semble, comme le souligne plusieurs notes<sup>29</sup>, révéler sa vocation d'africaniste. C'est au musée du Trocadéro que Jean-Paul Lebeuf fait la rencontre de Marcel Griaule dont il devient l'ami qui le conforte à reprendre ses études.

Ainsi, Jean-Paul Lebeuf fait ses études à la Sorbonne et l'Institut d'ethnologie où il est licencié ès Lettres d'ethnologie, histoire des religions, esthétique et science de l'art ainsi qu'histoire moderne et contemporaine de l'art, parallèlement il suit des études à l'École Pratiques des Hautes Études. En 1945 il est diplômé d'amharique<sup>30</sup> de l'École nationale des langues orientales. Enfin, il est nommé docteur ès Lettres en 1959 (mention très honorable à l'unanimité du jury).

En ce qui concerne Annie Masson Detourbet les notes et sources sont plus parcellaires que pour Jean-Paul Lebeuf. En effet, ses archives sont moins fournies à la BEED que celles de son mari. Tout de même quelques documents permettent de retracer un parcours quelques peu similaire au précédent.

Lors de son décès le 12 mars 1995 le musicologue et ami de la famille Michel Imberty rappelle que Annie Masson Detourbet est née à Paris le 3 avril 1921 où « elle a reçu toute sa formation et mené une activité professionnelle remarquablement riche ». C'est à la Sorbonne qu'elle débute des études de sociologie, d'ethnologie, d'esthétique et de sciences de l'art. Elle continue à l'Institut de géographie où elle s'intéresse à la géographie coloniale et économique et termine son parcours à l'École pratique des hautes études pour des études d'histoire des religions. Où elle y rencontre manifestement Jean-Paul Lebeuf.

---

<sup>29</sup> LEROI-GOURHAN, *Dictionnaire de la préhistoire...*, *op. cit.* à la note 3

<sup>30</sup> Langue sémitique parlée dans la majeure partie du haut plateau abyssin. (Éthiopie)



Enfin si ces parcours se recoupent, Annie Masson Detourbet est la seule à avoir eu quelques années d'études d'archéologie pour la préparer aux fouilles au cœur des plaines tchadiennes. Jean-Paul Lebeuf c'est quant à lui « former sur le terrain » sous la tutelle de Marcel Griaule qui l'invite à l'accompagner en tant que membre à part entière lors de la mission Sahara-Cameroun (dite Mission Griaule 4<sup>e</sup> édition) en 1936. Par ailleurs, Le véritable point de départ de cette aventure ethnologique et archéologique provient des missions menées par Marcel Griaule, celle de 1931-1932 du Dakar Djibouti où pour la première fois sont étudiées les sociétés Fali du nord Cameroun. Une deuxième mission en 1935 ne s'attarde guère au bassin du lac Tchad. Mais tout change en 1936 lors de l'expédition Sahara Cameroun où la collecte d'objets ethnographiques dépasse toutes les espérances<sup>31</sup>. Recueillis pour la plupart par Jean-Paul Lebeuf de juillet 1936 à septembre 1937, les pièces rapportées du Cameroun et du Tchad sont d'une grande diversité : jouets en terre, récipients, vêtements, outils, parures, instruments de musique, et des armes. En revanche les belles sculptures, masques et statuettes sont quasi absentes de cette collection de 800 objets environ. Pour son premier terrain africain, Jean Paul Lebeuf respecte scrupuleusement les instructions de Marcel Mauss en récoltant sans discrimination tous les témoins matériels des cultures qu'il étudie, en particulier celle des Fali. Toutefois, cette collecte qui se veut exhaustive du matériel du quotidien s'accompagne de fouilles archéologiques pour exhumer du passé les vestiges mystérieux de l'ancienne culture Sao. Or ce sont ces témoins enfouis de secrets séculaires qui passionnent le chef de mission, Marcel Griaule, dans le prolongement de sa fascination pour les vieux masques des Dogons cachés ici ou là dans des anfractuosités rocheuses. Dans la presse et dans ses écrits littéraires, Griaule ne cesse de célébrer les découvertes archéologiques de son équipe. Il vante plus particulièrement la beauté d'une pièce exceptionnelle d'une tête de gazelle en bronze. Deux ans après Sahara-Soudan, cette quatrième mission Griaule poursuit en définitive une quête d'objets rares, authentiques et de belle facture et sépare les collections ethnologiques et collections archéologiques. Dès lors la quête de la connaissance des anciens Sao est véritablement lancée. C'est Jean Paul Lebeuf qui en sera le chantre.

Pendant ce temps depuis 1936, le docteur Pales fait de nombreuses observations précieuses sur les habitants du pays des Sao. Une nouvelle mission Lebaudy, Griaule

---

<sup>31</sup> Jean-Paul LEBEUF, *Les Sao légendaires*, Paris, France, 1944

est réalisée en 1938 et 1939. La guerre arrête net tous les projets à venir d'autant que le Tchad est le premier pays à rallier la France Libre du général de Gaulle.

## 2. *La relation partageant la recherche*

Si Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet se rencontrent probablement lors de leurs études communes d'histoire des religions à l'École pratique des hautes études, ils se rapprochent pendant la seconde guerre mondiale. Paris est occupée et les missions du nouveau Musée de l'Homme hors de l'Europe sont arrêtées.

Au sortir de la Seconde Guerre Mondiale, le MH prévoit le financement de nouvelles missions, notamment dans le cadre de nouvelles acquisitions, de nouvelles collectes, dans la continuité des grandes réussites que furent les missions ethnographiques dirigées par Marcel Griaule tel que la mission Dakar-Djibouti (1931-1933), la mission sur le Nil (1935-1936) ou encore la mission Sahara-Cameroun (1936-1937). Autant de prélude à la construction des futures missions et travaux des Lebeuf<sup>32</sup>.

Lorsque Jean-Paul Lebeuf est préposé pour diriger la mission Logone-Fitri en 1947 (plus connue par la suite sous l'appellation « Mission Lebeuf »)<sup>33</sup>, Annie Masson Detourbet est immédiatement désignée pour l'accompagner. Aussi, dans le couple se retrouve une volonté de faire des recherches, de découvrir, d'apprendre, à deux. Par la suite, cette mise en commun se divise vers des spécialités et des affinités, mettant en lumière un travail riche et complexe. La culture Sao les passionne immédiatement, est-ce par affinité avec les populations locales, les Kotoko ? Ou par émulation en découvrant ce que peu de scientifiques ont étudié avant eux ? En effet, malgré la suite de la mission Sahara-Cameroun qui donne un aperçu, un avant-goût, d'une civilisation africaine singulière, au sujet des Sao tout reste à découvrir. Les seules occurrences de cette civilisation se trouvent dans des récits d'histoires, d'explorations, ou d'ethnographies<sup>34</sup>, sans jamais que la culture, les arts, les coutumes de cette civilisation ne soient développés ou étudiés plus intensément.

---

<sup>32</sup> Jean-Paul LEBEUF, *Le Gisement sao de Mdaga, Tchad: fouilles 1960-1968*, 1980

<sup>33</sup> LEBEUF, LEBEUF, *Le site de Tago (Tchad)...*, *op. cit.* à la note 9

<sup>34</sup> BARTH, *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855...*, *op. cit.* à la note 5 ; NACHTIGAL, *Sahara et Soudan...*, *op. cit.* à la note 5 ; PALMER, *Sudanese Memoirs. Being Mainly Translations of ... Arabic Manuscripts Relating to the Central and West Sudan*, by H.R. Palmer..., *op. cit.* à la note 7

De ce qui ressort des clichés photographiques, des photographies de fouilles, ou encore des ouvrages relatifs aux découvertes sur les sites, le travail sur le terrain se fait systématiquement à deux. Il en va ainsi pour Tago mais il semble qu'il en soit également ainsi pour les futures missions<sup>35</sup>. Néanmoins, la véritable singularité, témoin d'une réelle force dans la recherche, est la division du travail de Jean-Paul Lebeuf et de Annie Masson Detourbet en fonction de leurs spécialités ou de leurs affinités avec certains domaines. Ainsi, Jean-Paul Lebeuf s'intéresse principalement à la cosmogonie, à la culture rituelle des Sao et sa transparence dans les arts, et surtout aux liens qui unissent les Kotoko aux Sao<sup>36</sup>. Annie Masson Detourbet quant à elle développe un intérêt vers les objets usuels, du quotidien ainsi que et surtout sur les techniques employés par les Sao tant dans la formation, dans la création des objets que dans leur stylisation, leur esthétisation<sup>37</sup>.

En cela, à travers leur partenariat intellectuel et leur dévouement partagé à la découverte, Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet ont non seulement enrichi le champ de la recherche ethnographique, mais ont également dévoilé les intrications fascinantes de la culture Sao. Leur collaboration harmonieuse s'est manifestée dans une approche collaborative, où leurs spécialités et affinités se sont complétées pour offrir une perspective exhaustive. Tandis que Jean-Paul Lebeuf explorait avec passion la cosmogonie et les rituels des Sao, Annie Masson Detourbet se plongeait dans l'étude minutieuse des objets usuels et des techniques artisanales. Ensemble, ils ont jeté une lumière nouvelle sur les arts, les coutumes et les liens sociaux de cette civilisation méconnue, jetant les bases d'un héritage scientifique durable dans le domaine de l'ethnographie africaine.

### 3. *Quelle inscription dans l'ethnologie du XXe siècle ?*

Annie Masson Detourbet et Jean-Paul Lebeuf ont tous deux contribué à l'ethnologie du XXe siècle, bien que leurs travaux aient été principalement axés sur des domaines différents : Detourbet sur l'ethnologie et Lebeuf sur l'archéologie. Cependant, ils partagent plusieurs points communs avec une certaine idée de l'ethnologie et de l'ethnographie du XXe siècle.

---

<sup>35</sup> LEBEUF, *Le Gisement sao de Mdaga, Tchad...*, *op. cit.* à la note 32

<sup>36</sup> LEBEUF, *Etudes kotoko...*, *op. cit.* à la note 26

<sup>37</sup> LEBEUF, LEBEUF, *Les arts des Sao...*, *op. cit.* à la note 20

Tout d'abord, ils partagent une approche empirique et sur le terrain de leur discipline respective. En tant qu'ethnologue, Detourbet a passé du temps à vivre au sein des communautés qu'elle étudiait, observant leurs pratiques culturelles, leurs croyances et leurs traditions de première main. De même, Lebeuf, en tant qu'archéologue, a mené des recherches sur le terrain pour découvrir et étudier les vestiges archéologiques des civilisations anciennes, y compris les Sao au Tchad. De plus, ils adoptent tous deux une approche interdisciplinaire dans leurs travaux. Detourbet s'intéressait aux interactions entre l'ethnologie, l'anthropologie sociale et la linguistique, utilisant une variété de méthodes pour étudier les cultures africaines. Lebeuf, quant à lui, a combiné l'archéologie avec d'autres disciplines telles que l'histoire, la géographie et même la géologie pour mieux comprendre les civilisations anciennes et leur environnement.

En ce qui concerne leurs singularités, ce qui distingue Detourbet et Lebeuf des autres ethnologues et archéologues, c'est peut-être leur engagement profond envers les populations étudiées. Detourbet était connue pour sa proximité avec les communautés africaines qu'elle étudiait, développant des liens personnels et une compréhension profonde de leurs modes de vie. De même, Lebeuf était respecté pour son respect des cultures et des traditions des peuples du Tchad, travaillant en étroite collaboration avec les populations locales pour mener ses recherches comme les Kotoko et les Fali mais également les Boulala, les Massa, les Kouri ou encore les Kanembou. A ce propos s'adjoint les mythes et histoires de ces populations. A ce titre, les Kotoko racontent qu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, May Idriss Alaoma<sup>38</sup> organisa contre le pays Sao une série d'expéditions. Les Sao « Ngafata de la Yo », retranchés dans leur forteresse de Damasak, furent vaincus par la famine. Les rescapés, alliés aux Sao Tatala tentèrent de se regrouper et de maintenir leur communauté, mais des luttes intestines (à Afadé et à Son, deux cités Sao) firent échouer ce projet. Chassés de leur territoire, les uns cherchèrent refuge au Gobir<sup>39</sup>, d'autres dans les monts du Mandara où ils donnèrent naissance aux Kotoko<sup>40</sup>.

En résumé, Annie Masson Detourbet et Jean-Paul Lebeuf incarnent certains des principes fondamentaux de l'ethnologie et de l'ethnographie du XX<sup>e</sup> siècle, tels que l'approche empirique, l'interdisciplinarité et l'engagement profond envers les

---

<sup>38</sup> May Idriss Alaoma était le souverain de l'empire du Bornou de 1580 à 1617.

<sup>39</sup> Correspond au nord de l'actuel Nigéria

<sup>40</sup> LEBEUF, *Etudes kotoko...*, *op. cit.* à la note 26

populations étudiées. Leur singularité réside dans leur façon unique d'appliquer ces principes à leur travail sur le terrain, ce qui les distingue comme des ethnologues et des archéologues exceptionnels.

## **B. La mission Logone-Fitri**

La mission Logone Fitri était une expédition ethnographique dirigée par Jean-Paul Lebeuf dans les années 1950 au Tchad. Son objectif était d'étudier les populations vivant le long des rivières Logone et Fitri, dans la région sud du Tchad. Cette mission s'inscrivait dans le cadre des recherches menées par la France sur les civilisations africaines. Lebeuf et son équipe ont documenté les modes de vie, les coutumes, les langues et les traditions des différents groupes ethniques rencontrés lors de leur expédition, enrichissant ainsi la connaissance de la diversité culturelle de la région.

### *1. Contexte de la mission*

La mission Logone Fitri s'inscrit dans le contexte des efforts de recherche menés par la France dans ses colonies africaines, particulièrement au Tchad, dans le cadre de la période post-coloniale. Dans les années 1950, cette région était encore peu explorée sur le plan ethnographique et archéologique. L'objectif principal de la mission était de documenter et d'étudier les populations vivant le long de la rivière Logone et du lac Fitri, afin de mieux comprendre leur culture, leur histoire et leurs interactions avec l'environnement.

Jean-Paul Lebeuf, ethnologue, était le principal acteur de cette mission. Il était soutenu par le gouvernement français ainsi que par des institutions de recherche et des universités. Lebeuf était accompagné d'une équipe pluridisciplinaire comprenant des ethnologues, des archéologues, des linguistes et d'autres spécialistes, ce qui reflétait l'approche interdisciplinaire adoptée dans les études ethnographiques de l'époque. La mission Logone Fitri a été lancée dans un contexte de recherche scientifique mais

aussi dans le cadre des politiques coloniales et post-coloniales visant à mieux comprendre les territoires et les populations de l'Afrique subsaharienne.

C'est dans ce cadre que les Lebeuf explorent pendant trois jours consécutifs, du 13 au 15 mars 1948, le site de Tago. Leur travail se focalise dans une dépression située au sud-ouest de la butte dont la couche superficielle de la surface (10cm) regorge déjà de matériels archéologiques. Des tranchées de six mètres de longueurs sur 1 mètre de large sont creusées, découvrant petit à petit le passé de Tago jusqu'à atteindre son cœur, les statuettes, à 80cm en dessous de la surface du sol. Ici, trois statues sont dressées avec autour d'elles des statues « d'hommes masqués », quatre boules de terre cuite avec des signes singuliers encore indéchiffrés sont disposés autour de la sculpture centrale en suivant selon les Lebeuf les quatre points cardinaux. Au même niveau, une pierre provenant de Hadjer-el-Hamiz<sup>41</sup> est disposée aux côtés de vases à offrandes et de poteries pleines. Les « têtes seules » jonchent le sol de la structure.

Ainsi, la mission Logone Fitri<sup>42</sup>, entreprise dans le contexte de la recherche scientifique et des politiques coloniales et post-coloniales françaises, représente une étape significative dans la compréhension des territoires et des populations de l'Afrique subsaharienne, en particulier du Tchad. Sous la direction de Jean-Paul Lebeuf, cette mission multidisciplinaire visait à documenter et à étudier les populations vivant le long de la rivière Logone et du lac Fitri, contribuant ainsi à une meilleure connaissance de leur culture, de leur histoire et de leurs interactions avec leur environnement. Le travail sur le site de Tago en est un exemple frappant, où les fouilles ont révélé un riche patrimoine archéologique, notamment des statuettes, des artefacts religieux et des offrandes. Ces découvertes, et celles réalisées dans d'autres sites explorés par les Lebeuf<sup>43</sup>, ont non seulement enrichi notre compréhension de l'histoire et de la culture de la région, mais ont également renforcé les liens entre la France et le Tchad, tout en favorisant la coopération scientifique internationale dans les domaines de l'ethnologie et de l'archéologie. En somme, la mission Logone Fitri représente un exemple remarquable d'engagement scientifique et de collaboration interculturelle au service de la connaissance et de la préservation du patrimoine africain.

---

<sup>41</sup> Hadjer-el-Hamiz est une formation rocheuse tchadienne à quelques kilomètres à l'ouest de Tago, au nord de N'Djaména. Peu d'écrivains en parlent si ce n'est des voyageurs arabes qui parlent d'un lieu sacré pour les « autres » Ibn BATUTA, *Cambridge Library Collection - Medieval History: Volume 3*, 2012

<sup>42</sup> Jean-Paul LEBEUF, Annie LEBEUF, Raymond LANTIER, *La civilisation du Tchad*, Paris, France, 1950

<sup>43</sup> Jean-Paul LEBEUF, *Quand l'or était vivant (chez les Sao et les Fali)*, Paris, France, 1950

## 2. *Les précédents et les aboutissants*

La mission Logone Fitri trouve son inspiration dans plusieurs facteurs. D'abord, l'intérêt scientifique pour l'exploration de régions encore peu étudiées sur le plan ethnographique et archéologique était important. En effet, André Gide dans son livre pamphlétaire *Voyage au Congo* suivi de *Retour au Tchad* ne semble pas avoir eu connaissance des Sao, ce n'était pas un sujet pour ses investigations (juillet 1926 à mai 1927). En revanche, Dès 1928 Théodore Monod en mission ichtyologique pour le compte du muséum d'histoire naturelle attire l'attention sur la probable richesse en documents archéologiques des alentours de Kousseri. Puis coup sur coup, les trouvailles se multiplient, et sont suivies d'enquêtes prolongées et méthodiquement menées, qui vont aboutir au rassemblement des collections considérables de Jean Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet déposées au musée de l'Homme. En 1928 une première mission Wulsin envoyé par l'université de Haward étudie à Goulfeï une butte servant de dépôt d'immondices et une tour. Le Tchad, avec ses riches cultures et son histoire complexe, représentait une opportunité fascinante pour les chercheurs de l'époque. De plus, le contexte colonial français favorisait la réalisation de telles missions, car elles étaient souvent financées et soutenues par les autorités coloniales dans le but de mieux appréhender les territoires sous leur contrôle.

À cette époque, les hypothèses entourant les populations des régions du Logone et du Fitri étaient diverses. Certaines théories postulaient des liens historiques entre les Sao, un peuple préhistorique qui avait prospéré dans la région, et les populations actuelles. D'autres spéculaient sur l'existence de civilisations anciennes ayant laissé des vestiges archéologiques à découvrir le long de ces rivières comme le Chari, le Logone et le Serbérouel notamment. Ces hypothèses ont été à l'origine de la mission, alimentant le désir de Jean-Paul Lebeuf et de son équipe de découvrir la vérité sur l'histoire ancienne de la région. En ce qui concerne les avancées apportées par la mission Logone Fitri en termes d'ethnologie et d'histoire de l'art africaine, elles sont significatives. Les recherches ont permis de documenter en détail les cultures et les sociétés des populations locales, enrichissant ainsi notre compréhension de la diversité culturelle du Tchad. De plus, la découverte de sites archéologiques comme celui de Tago, qui suit les découvertes de Midigué, de Logone Birni ou encore de Goulfeil, a permis de confirmer l'existence de civilisations anciennes dans la région et a ouvert de nouvelles perspectives sur leur histoire et leur art.

Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet ont joué un rôle crucial dans cette entreprise. Lebeuf, en tant qu'archéologue, a dirigé les recherches sur le terrain, identifiant et documentant les vestiges archéologiques et les sites historiques. Detourbet, quant à elle, a contribué à la collecte de données ethnographiques et à l'interprétation des pratiques culturelles des populations locales. Leur collaboration a permis une approche complète et multidisciplinaire de l'étude de la région, enrichissant ainsi notre connaissance de son passé et de sa culture.

En résumé, la mission Logone Fitri a représenté une avancée majeure dans les études ethnographiques et archéologiques dans cette région du Tchad. Elle a contribué à élargir nos connaissances sur les cultures et les civilisations anciennes de la région, tout en soulignant l'importance de la coopération interdisciplinaire dans la recherche scientifique.

### 3. *Que recherchent-ils ?*

Au cours de la mission Logone Fitri<sup>44</sup>, plusieurs objectifs étaient poursuivis. Tout d'abord, il s'agissait de documenter les modes de vie, les coutumes, les traditions et les langues des populations vivant le long de la rivière Logone et du lac Fitri, dans la région sud du Tchad. Cela comprenait également une exploration archéologique pour identifier les vestiges de civilisations anciennes, notamment les Sao et les Kotoko.

Le Musée de l'Homme, institution de renom basée à Paris, était impliqué dans la mission en tant que partenaire et destinataire des données collectées. Le musée était intéressé par l'acquisition d'artefacts, d'échantillons ethnographiques et d'informations sur les cultures africaines pour enrichir ses collections et contribuer à la recherche scientifique.

Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet, en tant que principaux acteurs de la mission, partageaient un intérêt commun pour la compréhension et la préservation du patrimoine culturel africain. Leur but était de documenter de manière précise et respectueuse les cultures et les sociétés rencontrées lors de l'expédition. Il ne s'agissait pas seulement d'une volonté d'exploit scientifique, mais aussi d'un désir de préserver et de valoriser les connaissances et les traditions des populations locales. En ce qui concerne les liens entre les Sao et les Kotoko, les recherches visaient à

---

<sup>44</sup> LEBEUF, LEBEUF, LANTIER, *La civilisation du Tchad...*, *op. cit.* à la note 42



mieux comprendre les interactions et les influences culturelles entre ces deux groupes ethniques historiquement présents dans la région. Il était important de documenter leurs relations passées et présentes pour éclairer l'histoire complexe de la région et ses dynamiques sociales<sup>45</sup>.

Ainsi, la mission Logone-Fitri représentait une démarche multidimensionnelle, combinant des objectifs scientifiques, ethnographiques et archéologiques. Elle visait à enrichir les connaissances sur les populations locales, à contribuer à la préservation du patrimoine culturel et à promouvoir la coopération scientifique internationale, plutôt que de simplement chercher à exploiter les ressources de la région.

### **C. Les archives des Lebeuf à la Bibliothèque d'Ethnologie Éric-de-Dampierre**

Les archives de Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson-Detourbet, déposées par cette dernière en 1995, forme le vaste contenu attendu pour deux ethnologues ayant beaucoup voyagé et travaillé sur le continent africain entre 1936 et 1980. Le travail premier fut de joindre les différentes informations et pièces à propos de l'objet d'étude que forme Tago. Le caractère plurimatériel des archives et leur essence riche rendent compte d'une méthode de travail singulière qui définit l'approche ethnologique, archéologique et scientifique des Lebeuf.

#### *1. L'éparpillement des travaux*

Les archives des Lebeuf sont regroupées, sous l'action de Annie Masson-Detourbet, en un même lieu : la Bibliothèque d'Ethnologie Éric-de-Dampierre en 1995. Malgré cette concentration des documents manuscrits et typographiques des Lebeuf, ainsi que des carnets, des articles et ouvrages scientifiques en passant par des plans et des cartes, la BEED ne dispose pas du monopole sur certains documents donnés avant la mort de Jean-Paul Lebeuf.

Ce sont les activités de Jean-Paul Lebeuf principalement qui conditionnent la place de ses archives. En effet, celui-ci, avec Annie Masson-Detourbet, faisaient partie de plusieurs sociétés, associations et institutions. Aussi, une division quelque peu astucieuse se retrouve dans la répartition des archives. L'ASOM conserve des points de la vie de Jean-Paul Lebeuf, très peu pour Annie Masson-Detourbet, relatif à leurs passés d'africanistes et ce qu'ils ont réalisés en tant qu'ethnologues et explorateurs. A

---

<sup>45</sup> LEBEUF, *Etudes kotoko...*, *op. cit.* à la note 26

ce titre, ce sont surtout des correspondances avec les directeurs ou secrétaire de l'ASOM qui sont disponibles. Le contenu est principalement épistolaire. En ce qui concerne la BEED, celle-ci regroupe la majeure partie des archives des Lebeuf, soit leurs travaux.

De même Jean-Paul et Annie Lebeuf ayant longuement travaillé au MH, certains de leurs travaux, principalement photographiques, ont été transférés du MH vers le nouveau MQBJC encore naissant. Aussi, des photos se retrouvent d'une part au MQBJC tandis que d'autres sont à la BEED. Il reste à savoir si ces photos appartiennent à un même ensemble ou diffèrent de par leur nature, leur contexte ou encore leur époque. Toutefois, des photographies d'objets Sao réalisées par Dominique Darbois sous la demande de Jean-Paul Lebeuf sont à la fois au MQBJC et à la BEED. La question de l'intérêt des exemplaires multiples se pose.

L'un des enjeux majeurs de ce travail fut alors de regrouper ainsi que de recouper les archives disséminées afin d'obtenir la vision la plus globale possible sur le travail des Lebeuf et ainsi être certain de ne rien rater des documents relatifs au site de Tago. Si la dispersion géographique des documents, comme vue précédemment, n'est finalement que peu effective, la diversité des sujets traités par les archives pose un tout autre diagnostic. En effet, Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet ont eu une longue carrière aussi riche que diversifiée. Ils ont pu participer à une quinzaine de missions, sur de nombreux terrains, partout sur le continent africain. (archives) Si la dispersion géographique n'est pas importante, les principaux lieux étant situés à Paris ou dans sa périphérie, c'est bel et bien la diversité des thèmes abordés par les archives qui rend la tâche plus complexe. En effet, rassembler les archives de deux vies en un même lieu donne immédiatement un poids à gérer et à soigneusement décortiquer, ce n'est pas anodin. Le plus singulier se trouve dans le cœur des archives, lorsque des documents se voient finalement doublés. C'est le cas notamment des photos de collections produites par Dominique Darbois sous la demande de Jean-Paul Lebeuf au cours des années 1960 qui constitue un fond photographique à part entière au MQBJC mais sont également présents à la BEED. Mais encore, le plus complexe demeure d'associer des écrits tels que des ouvrages de références ou encore des articles, avec des photographies, des cartes, des documents spécifiques qui n'apparaissent pas dans le même lieu. A ce titre les ouvrages *Le site de Tago* (1950) et *Les Arts des Sao* (1977) se réfèrent tous deux à des archives précises, des objets

numérotés ou des photos qui à ce jour n'ont pas pu être retrouvés pour la plupart. Ainsi, l'accès à l'information est lent et parfois la cohérence entre différentes sources manquent de clarté.

## 2. *La nature des archives*

Les archives des époux Lebeuf à la BEED sont de natures diverses et appartiennent à des périodes très espacées allant des premiers travaux de Jean-Paul Lebeuf sur le continent africain en 1936, jusqu'au décès des époux. Ces archives, riches en informations, constituent des documents précieux tant dans la compréhension des de la méthode de recherche des ethno-archéologues que dans la manière d'aborder la culture sao ainsi que ces relatifs.

En ce qui concerne la BEED, les sources les plus importantes sur le travail de recherches sont les indexes avec les rapports de mission ainsi que les carnets des auteurs. En effet, les rapports de mission forment les principales annexes. De nombreuses interventions auprès de l'Institut français d'anthropologie<sup>46</sup>. A titre d'exemple la séance du 26 avril 1949 (peu après le retour de mission des Lebeuf) correspond au descriptif du site de Tago, sa fouille, ainsi que les hypothèses qu'il suscite. Aussi, Tago appartient à un domaine fouillé après l'extension de la zone de recherche initiale. Ce repérage comprend plus de 200 nouvelles buttes dont 29 seront fouillés (les plus importantes en termes de taille). La butte de Tago se trouve à 18km au nord-est de Fort-Lamy (actuelle N'Djaména), au bord du Bahr Lamadji, sur la route de Masséguète. Immédiatement Jean-Paul Lebeuf fait état d'un matériel « d'une incomparable richesse » grâce à la mise au jour de fonds d'habitation, du four de la cité et de ce qui semble être un sanctuaire. Annie Masson Detourbet note à ce propos des similitudes avec le site de Gawi, fouillé lors de la même mission, peu avant Tago mais se détourne de l'hypothèse des ressemblances avec Midigué qu'elle compare à un « cimetière » face à Tago. Aussi, la découverte de Tago se présente comme une « découverte » essentielle, l'hypothèse d'un ancien sanctuaire est émise. Le compte rendu renseigne sur des éléments précis de la structure de Tago comme son mur d'enceinte ainsi que les différentes parties que composent la cité. Ces découvertes sont appuyées par les carnets qui offrent un support non négligeable à la recherche. Les carnets de fouilles notamment présentent les différents sites fouillés ainsi que les

---

<sup>46</sup> Société des AFRICANISTES (FRANCE), *Journal de la Société des africanistes*, 1956

objets qui leur sont liés. C'est avec ces carnets qu'il est possible de retracer le nombre d'objets découverts à Tago en 1948, soit 843 objets et que le nombre 61 apparaît pour la première fois. Celui-ci correspond au numéro du site dans l'ordre où il est fouillé. Ainsi, Tago est le soixante-et-unième site à avoir été fouillé par Jean-Paul Lebeuf. De plus, d'autres carnets mettent en lumière les environs de la mission, ce que les Lebeuf font lorsqu'ils ne fouillent pas ou ne cherchent pas de nouveaux sites. Aussi, certains relatent de d'autres passions de Jean-Paul Lebeuf comme l'entomologie ou encore la botanique. De même, les travaux des Lebeuf sont appuyés par des cartes richement annotées, conservées à la BEED. S'y retrouve les localisations des sites de fouilles, les migrations possibles des populations sao ou encore des relevés hydrographiques.

Les archives sur les documents plus larges couvrent des documents de terrain, relatifs à des missions s'échelonnant sur 55 années, ainsi que le produit des recherches de Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet. Celles-ci comprennent la préparation d'articles et d'ouvrages ainsi que certains de leurs enseignements. De même, les archives de la BEED couvrent les travaux effectués lors de quinze missions, toutes situés sur le continent africain, en commençant bien sûr par la mission Sahara-Cameroun de 1936 à 1937 donnant un avant-goût des pistes à suivre sur les cultures sao et fali, jusqu'aux missions ethnographiques et archéologiques du Tchad et du Cameroun réparties entre 1969 et 1976. Les documents retrouvés informent d'une seizième mission semblant être resté à l'état de projet entre 1976 et 1986 qui devait voir la création d'une mission archéologique franco-camerounaise au nord du Cameroun.

Les photographies offrent également un support non négligeable de la recherche au sein du fonds d'archives des Lebeuf. Elles forment la part la plus conséquente des documents de missions des ethno-archéologues, aussi, entre 1936 et 1980 ce sont plus de 5000 photos qui sont archivées. Il s'agit principalement de planches contacts, ainsi que de négatifs et de positifs, bien que quelques diapos fassent également partie du fonds. De là, ce ne sont pas moins de sept boîtes de photographies ethnologiques que constituent les archives. En effet, pour des archéologues les photographies relatives aux fouilles sont peu nombreuses, seules 18 figent l'excavation de sites sur de l'argentique. Entre autres, ce sont les rouleaux 224 et 225 faisant partie des « Matériaux de terrains », soit 24 photos (à raison de 12 photos par rouleau), qui relatent la fouille du site de Tago. Le rouleau 224 présente le commencement de la

fouille du sanctuaire de Tago le 14 mars 1948, tandis que le rouleau 225 témoignent des avancées de la fouilles et classent les objets trouvés.

De plus, ces photographies, recensées comme telles par la BEED, ne sont pas seules dans le fonds d'archives. Certaines pièces sont dissimulées de part et d'autre du fonds, sur certaines entrées. Il s'agit essentiellement de photographies d'œuvres sao immortalisées par Dominique Darbois, photographe de métier, sous la demande de Jean-Paul Lebeuf afin de présenter les nouvelles collections du Musée de l'Homme après 1960. Quelques photographies des collections sao du Musée National de N'Djaména (à l'époque Fort-Lamy) prises par Jean-Paul Lebeuf lorsqu'il était membre du musée avant les événements de 1960, subsistent également.

Les archives des époux Lebeuf, conservées à la Bibliothèque d'Études et d'Explorations Documentaires (BEED), offrent une documentation riche et diversifiée couvrant plusieurs décennies d'activité ethno-archéologique. Ces archives comprennent une variété de documents, allant des rapports de missions aux carnets de fouilles, en passant par une abondante collection de photographies. Ces ressources fournissent aux chercheurs un aperçu détaillé des travaux menés par les Lebeuf, notamment leurs découvertes sur les cultures sao et fali dans des régions telles que le Tchad et le Cameroun.

Ainsi, les rapports de mission, en particulier, constituent une source d'informations essentielles sur les sites explorés, les méthodologies de recherche employées et les conclusions tirées par les chercheurs. Ils permettent de retracer l'évolution des connaissances et des approches en ethno-archéologie au cours des années. De même, les carnets de fouilles offrent un regard intime sur le processus de recherche, détaillant les observations sur le terrain et les réflexions des chercheurs au fur et à mesure de leurs découvertes. Les photographies, qui constituent une part significative des archives, permettent de visualiser les sites de fouilles, les artefacts découverts et les paysages environnants. Elles offrent un complément visuel précieux aux rapports écrits, permettant une meilleure compréhension des contextes dans lesquels les recherches ont été menées. Enfin, en explorant ces archives, les chercheurs ont ainsi accès à une mine d'informations précieuses sur l'histoire et la culture des populations étudiées, ainsi que sur les méthodes de recherche en ethno-archéologie. Ces documents sont non seulement une ressource académique précieuse, mais aussi un

témoignage de l'engagement des Lebeuf dans la préservation et la compréhension du patrimoine culturel africain.

### 3. *La méthode des Lebeuf*

Selon Ladislav Segy dans son article *Divers aspects de l'étude de l'art africain* : « la sculpture est un document sur la culture d'une tribu. [...] Le créateur suit ce qu'il ressent comme étant son concept d'une certaine réalité observée. Il s'efforce d'exprimer sa réalité conceptuelle et non l'apparence visuelle »<sup>47</sup>. Ces mots semblent particulièrement résonner dans l'esprit des Lebeuf. En effet, leur méthode de travail immersive, au contact des populations, cherche la compréhension avant la description des faits et phénomènes.

Les archives des Lebeuf dépeignent une méthodologie duale et associée au sein de laquelle, pour chaque mission, rien n'est laissé au hasard, chaque chose inconnue contient un sens qu'il faut décrypter. Pour Jean-Paul Lebeuf, la sculpture africaine est un moyen de communication, une « littérature<sup>48</sup> » selon ses propres mots, dont la mémoire et la matière sont les seules à connaître les mystères. Aussi, Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet, appuyée par leurs formations en histoire des religions, envisagent la sculpture saô comme s'il s'agissait de masques. Pour les ethno-archéologues, la culture africaine est éminemment traditionnelle. Le sculpteur est la pierre angulaire d'une société elle-même conservatrice, aussi, le sculpteur ne semble pas être un individu mais un agent de la communauté responsable de ce que Segy appelle « l'action motrice »<sup>49</sup>.

Ainsi, les Lebeuf s'attachent à aborder les sites comme les populations non pas comme des ethnologues, mais comme des membres de la communauté ayant tout à apprendre.<sup>50</sup> Cette posture offre peu de distance, peu de recul scientifique entre ce que les populations avancent dans leur cosmogonie et la réalité naturelle. Néanmoins, cette approche est privilégiée et permet, au-delà de la mythologie, de discerner et de trouver des éléments factuels pouvant être attestés. A titre d'exemple, l'étude des sols relève en premier lieu d'explications des locaux avant de s'avérer être une découverte importante dans l'archéologie Saô. Les premières prospections des sols lors du début

---

<sup>47</sup> Centre universitaire de psychologie des peuples, *Ethno-psychologie*, 1954

<sup>48</sup> LEBEUF, LEBEUF, *Les arts des Saô...*, *op. cit.* à la note 20

<sup>49</sup> *Ethno-psychologie...*, *op. cit.* à la note 47

<sup>50</sup> LEBEUF, *Etudes kotoko...*, *op. cit.* à la note 26

de la « mission Lebeuf » (1947-1948), montrent la diversité des lieux en plusieurs couches en-dessous de la surface. Ces niveaux sont ainsi répartis en catégories qui sont ensuite utilisées dans le monde scientifique et sont toujours d'actualité. Ces trois types de sols se présentent sous la forme suivante : Sao I, Sao II et Sao III.<sup>51</sup>

**Sao I :** Les monticules sont modestes en taille, souvent de dimensions restreintes (par exemple, Kréné, près de Midigué, mesure environ une centaine de mètres de diamètre). Ils demeurent constamment inhabités et ne présentent aucune enceinte fortifiée, ni même de vestiges de telles structures. Une caractéristique notable est leur tendance à être oubliés, désignés simplement par des termes généraux tels que Karnak, Kréné, Gréné, qui indiquent des endroits délaissés. Des sites similaires comprennent Kadaba et Toumti, Guémazoué et Amkoundjo, où des excavations ont été réalisées. Leur surface, très érodée et sculptée par les eaux, dépourvue de végétation, est parsemée de fragments de poterie de petite taille, avec peu d'objets en bon état, exception faite, parfois, de rares figurines humaines (comme à Kadaba, Toumti, Ndimi). À une époque non spécifiée - mais qui pourrait être postérieure à l'exode des habitants - certaines de ces buttes ont été converties en lieux de culte et d'initiation, en relation avec les villes voisines (comme Kréné pour Midigué, Selo pour Makari, Madaf pour Houlouf).

**Sao II :** Il s'agit de collines plus imposantes et plus étendues que celles mentionnées précédemment. Parsemées de petites protubérances qui dominent la plaine, elles peuvent s'élever jusqu'à dix mètres de haut. L'agencement général du terrain et les observations réalisées lors des travaux indiquent que ces buttes, d'origine naturelle, ont été remodelées et leur relief accentué. Elles sont entourées d'une enceinte fortifiée dont ne subsistent plus que des vestiges (comme à Midigué, Sou), sauf dans quelques localités (comme Goulfeil, Makari, Gawi) où une partie du rempart est encore debout. Ombragées par de grands arbres et recouvertes d'herbe, elles présentent des zones plus ou moins couvertes de fragments de poterie. Bon nombre d'entre elles sont toujours habitées, principalement par des Kotoko (comme à Maltam, Sao, Gawi, Goulfeil, Makari, Ngala au Nigeria, etc.). À titre d'exemple, l'enceinte de Makari, de forme sensiblement circulaire, possède un diamètre moyen de 650 mètres ; celle de Goulfeil, de forme ovale allongée, mesure 950 mètres de longueur pour 225 mètres

---

<sup>51</sup> Académie des inscriptions & BELLES-LETTRES (FRANCE), *Comptes rendus des séances - Académie des inscriptions & belles-lettres*1980

de largeur maximale, tandis que la colline de Sou s'étend sur une longueur de 540 mètres. D'après les Lebeuf, Tago fait partie intégrante du type Sao II tout en étant un cas à part du fait de son statut de sanctuaire qu'il partage avec Bouta Kabira.<sup>52</sup>

**Sao III** : Des buttes de moindre importance qui ne sont pas entourés de murailles, plus récents et déjà abandonnés par les populations humaines (comme Dro, Doulo, etc.).

À ces trois types de sites, il convient d'ajouter un sanctuaire isolé, celui de Bouta Kabira, situé dans le périmètre urbain de N'Djaména, qui ne présente aucun relief particulier. En raison de la similarité entre les figurines humaines découvertes là-bas et celles de Midigué et de Tago, entre autres sites, il est évident qu'il relève du même faciès que Sao II.

Au cours de la première phase des travaux, de 1947 à 1948, le matériel exhumé ainsi que la confrontation des résultats des fouilles avec les informations recueillies sur place auprès des détenteurs de la tradition, cet ensemble de données ont permis de mieux appréhender les limites de ce qui constituait le territoire des Sao, de localiser bon nombre de leurs établissements, et d'esquisser avec une certaine précision les grandes lignes de leur histoire. La richesse et la diversité du matériel découvert ont fourni des éclairages sur la vie des peuples disparus, sur leurs techniques, leurs arts, ainsi que sur certaines de leurs croyances religieuses.

En conclusion, l'approche méthodologique des Lebeuf dans l'étude de l'art africain, en particulier de la sculpture Sao, reflète une fusion entre l'immersion dans la culture locale et une analyse rigoureuse des artefacts. Leur démarche, imprégnée des principes de Ladislav Segy, met l'accent sur la compréhension profonde de la réalité conceptuelle plutôt que sur une simple observation visuelle. Pour les Lebeuf, la sculpture africaine est un langage, une forme de littérature dont les secrets sont encodés dans la mémoire et la matière elles-mêmes. Leur approche, influencée par leurs connaissances en histoire des religions, considère les sculpteurs comme des acteurs communautaires responsables de la préservation de la tradition. Cette perspective immersive, bien que moins distante sur le plan scientifique, offre une voie unique pour déchiffrer les mystères de la culture africaine. En outre, leur démarche a permis des découvertes significatives, comme l'identification des différentes strates du sol lors des premières prospections, qui ont depuis contribué aux avancées de

---

<sup>52</sup> LEBEUF, LEBEUF, *Le site de Tago (Tchad)...*, op. cit. à la note 9



l'archéologie Sao et continuent d'être pertinentes dans le monde scientifique contemporain. En somme, l'approche holistique des Lebeuf, combinant respect pour la tradition et rigueur scientifique, offre une perspective précieuse pour la compréhension et l'interprétation de la culture tchadiennes préislamiques.

De fait, cette méthode singulière qui caractérise les Lebeuf teinte également la collection d'un sentiment de monopole autour des pièces. Les ethno-archéologues semblent s'être imprégnés et appropriés les œuvres tant et si bien que peu d'entre elles furent exposées au MH. La majeure partie de la collection étant précieusement gardée dans une réserve au sous-sol du musée, « la porte à gauche du four<sup>53</sup> » selon les souvenirs de Marie-France Fauvet. De là, Jean-Paul Lebeuf avait le contrôle de la collection ainsi que la possibilité de l'étudier à n'importe quel moment. Aussi, si la collection sao fut la dernière du MH à intégrer le MQBJC il semblerait que ce ne soit pas anodin.

### **III. Le déploiement de Tago**

Malgré le rassemblement des collections et de la plupart des archives du Musée de l'Homme vers le Musée du Quai Branly – Jacques Chirac avant son ouverture, quelques pièces se sont vues freinées dans leur adjonction au nouveau MQBJC. C'est notamment le cas de la collection Sao administrée par les époux Lebeuf de sa création jusqu'au décès de Annie Masson Detourbet. C'est en 2019 que le MQBJC apprend de la BEED que les archives des Lebeuf, relatives à la collection Sao, ont été conservées à Nanterre sous la demande de Annie Masson Detourbet. C'est ainsi que peut s'établir dès lors une mise en commun des archives de la BEED avec la collection Sao du MQBJC héritée du MH.

#### **A. Les liens entre le Musée du Quai Branly – Jacques Chirac et la Bibliothèque d'Ethnologie Éric-de-Dampierre**

Le fonds Lebeuf de la BEED à Nanterre et la collection Sao du MQBJC partagent des liens précieux dans le domaine de l'ethnologie et de l'étude des cultures. Le fonds

---

<sup>53</sup> Le four était une pièce au sous-sol du Musée de l'Homme dans laquelle les papiers étaient brûlés.

Lebeuf, riche en documents historiques et écrits sur les traditions et les sociétés tchadiennes offre une perspective précieuse sur la compréhension des œuvres sao. Parallèlement, la collection sao du MQBJC présente un ensemble unique de pièces, témoignant d'une histoire, d'un art et d'un mode de vie complexe n'ayant pas dévoilé tous ses secrets. Ensemble, ces deux ressources offrent une fenêtre éclairante sur les pratiques culturelles, les croyances et les traditions des sociétés passées et présentes, enrichissant ainsi la compréhension globale de l'art sao.

### 1. *La mise en relation des collections avec les archives*

Le projet de réassocier la collection Sao avec les archives des Lebeuf n'est pas sans difficulté. En effet, si les archives des Lebeuf, comme la plupart des archives d'ethnologues, se classent par missions, l'objet premier de cette étude demeure de faire un point focal, particulier, sur le site de Tago. Or, la « mission Lebeuf » se déroulant de 1947 à 1948, les archives concernant la mission ne se rapporte pas entièrement au site de Tago.

De plus, il semble que ce site, singulièrement, ne fasse pas la part belle auprès de ces géniteurs. De fait, lorsque Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet finalise leur ouvrage *Le site de Tago* en 1950, cela semble avant tout pour justifier leurs missions et montrer aux comités de soutien l'intérêt des expéditions, ce qu'elles apportent tant scientifiquement que matériellement, et ainsi bénéficiant de subventions pour financer de nouveaux travaux. Car, en observant les autres travaux des Lebeuf concernant les Sao, qu'ils s'agissent d'articles scientifiques ou encore d'ouvrages spécialisés et documentaires<sup>54</sup>, le site de Tago ne s'offre que comme un exemple parmi d'autres et non comme une référence alors même que ce dernier, d'après ces « auteurs », est un des plus riches et variés tant en termes de découvertes archéologiques qu'ethnologiques. Il concentre aussi bien des preuves d'exhumation aux méthodes normées et ritualisées que des restants de sanctuarisation au sein même de la cité fortifiée.

En effet, les époux Lebeuf préfèrent faire référence à des sites riches mais moins variés dans les styles des objets pour appuyer des points mis en relief dans leurs

---

<sup>54</sup> LEBEUF, LEBEUF, LANTIER, *La civilisation du Tchad...*, op. cit. à la note 42

articles et ouvrages. Ainsi, des sites tels que Mdaga ou encore Midigué sont plus populaires au sein des archives des Lebeuf. Ils figurent en premier lieu et prennent le succès de la découverte qu'il leur a donné naissance. La soixante-et-unième fouilles archéologiques Sao sur le sol tchadien devient alors un prétexte plus qu'une référence, un exemple sans pour autant être un modèle. Tago, malgré ces qualités, touche l'universel lorsque les Lebeuf recherche la spécialité, la différence, la singularité.

Pour autant, les objets découverts à Tago sont devenus des classiques de l'art Sao, certaines sont aujourd'hui des pièces incontournables de la collection. Il se dessine alors une dichotomie, une forme d'hémiplégie, entre les archives présentes à la BEED d'une part et le poids des objets au cœur de la collection du MQBJC d'autre part. Ainsi, si les statues en tant que telles sont facilement discernables et régulièrement photographiées par Jean-Paul Lebeuf pour pouvoir les retrouver dans les archives, les écrits relatifs à ces œuvres particulières sont étrangement peu nombreux voire inexistantes pour certaines pièces notamment lorsqu'il s'agit des têtes seules.

## *2. Comment expliquer la forte présence du site de Tago dans les présentations de la collection Sao.*

Lorsque la collection Sao du MQBJC est évoquée, des images similaires reviennent inlassablement. Les terres cuites des environs du Lac Tchad sont reconnues et la division entre le matériel usuel, les poteries comme les jarres funéraires, et les œuvres rituelles, se forme. En effet, si Tago n'est pas connu pour son florilège d'objets métalliques rares et ornés, le site est néanmoins précieux pour ses figures de terre cuite et notamment ses statuettes d'ancêtres.

De fait, il suffit de voir les pièces mises en avant quand une exposition est proposée les mêmes œuvres sont présentées. Les grandes statuettes d'ancêtres sont placées aux côtés des danseurs masqués, comme une reproduction schématique d'un rite ou pour recréer la découverte des Lebeuf lors des fouilles du site de Tago. Les têtes seules sont cependant plus détachées et font l'objet d'un renouvellement plus persistant.

Cette forte présence s'explique par la beauté ainsi que la rareté des pièces trouvées sur le site de Tago. Comme le rappelle le catalogue d'exposition Sao de 2007 à N'Djaména, à propos des fouilles de Tago : « Jean-Paul et Annie Lebeuf ont découvert avec leurs ouvriers le plus important ensemble d'art sao connu ». Mais les œuvres ne

sont pas reconnues car issues d'un gisement important et riche, mais par l'exceptionnel état de conservation de ces pièces. Ces dernières sont, malgré des traces de brisures ou de brûlures pour certaines, souvent complètes. De plus, lorsqu'elles ne le sont pas, les parties manquantes bien souvent semblent peu essentielles pour la compréhension et le « sens » de l'œuvre.

Si les statuettes de terre cuite de Tago intéressent tant les commissaires d'exposition, c'est pour leur caractère. Les pièces phares, souvent mises en avant, sont les statues d'ancêtres. Il s'agit d'œuvres de taille conséquente (une trentaine de centimètres en moyenne) avec une représentation claire et identifiable au premier coup d'œil. Elles représentent des hommes, parfois stylisés mais clairement identifiés. Aussi, les statuettes d'hommes masqués sont placées à côté formant une forme d'élément de comparaison pour l'œil. Le regardeur comprend qu'il voit des statuettes certes d'apparence zoomorphe mais avec une base anthropomorphe. Enfin, les têtes rituelles sont si singulières et hétérogènes dans leur style qu'elles sont souvent alternées afin d'exploiter la diversité du site.

Ainsi, l'évocation de la collection Sao du MQBJC, c'est un univers fascinant qui se déploie, où les terres cuites des environs du Lac Tchad se révèlent comme des trésors inestimables. Cette collection, riche et variée, révèle une division subtile entre les objets usuels et les œuvres rituelles, formant ainsi une représentation fidèle de la vie et des croyances des anciennes cultures sao. Les grandes statuettes d'ancêtres, majestueuses et imposantes, captent l'attention du spectateur, tandis que les danseurs masqués évoquent la magie et le mystère des rituels ancestraux. Chaque pièce, minutieusement préservée malgré les ravages du temps, raconte une histoire unique, offrant aux visiteurs un aperçu précieux de l'art et de la spiritualité sao. Cette collection exceptionnelle, découverte par Jean-Paul et Annie Lebeuf lors de leurs fouilles à Tago, constitue un témoignage de la richesse culturelle de cette région autrefois méconnue.

### *3. Une collection muette ?*

Malgré la large présentation des œuvres de Tago sur les plateaux de collections d'abord du MH puis du MQBJC et l'intérêt que ces pièces suscitent lorsque des expositions sont formées<sup>55</sup>, peu de travaux concernent le site.

En effet, si le site de Tago demeure l'une des plus grandes fouilles archéologiques d'objets Sao au Tchad ces derniers semblent pourtant oublier ou mis de côté. Peu de travaux scientifiques approfondis, hormis ceux des Lebeuf, renseignent sur la qualité des œuvres, leur contexte, leur sens (pour cela il faudra attendre la fouille de Mdaga entre 1960 et 1968). Aussi, les collections sao, au MQBJC, sont les témoins matériels mais muets de leur civilisation. Le peu d'informations qu'elles délivrent en elle-même relève la complexité du travail à mettre en perspective ainsi que celui de présenter ces collections auprès du public du musée.

Cette absence d'information n'en est finalement pas une. La difficulté qu'à longtermes rencontrer la collection sao du MH est d'avoir été le terrain gardé des Lebeuf. C'est ce qu'a pu expérimenter Marie-France Fauvet en travaillant de 1965 à 1966 en tant qu'étudiante licenciée sur un poste de technicienne au MH. En effet, elle raconte que « Les collections Sao de Jean-Paul Lebeuf étaient conservées dans une grande pièce sans fenêtre située à côté de ce four, pièce qui ressemblait plus à une réserve (ou une grande cave) qu'à un bureau. » Peu de personnes ont donc pu travailler sur les collections sao si ce n'est monsieur et madame Lebeuf, leur secrétaire, et les quelques étudiants licenciés au MH. Si quelques pièces se trouvaient dans les collections permanentes du musée, la plus grande partie demeurait à l'abri des regards, cachée du public comme des autres chercheurs.

Aussi, mis à part les travaux réalisés par Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet, peu de travaux relatifs à la collection sao présente aujourd'hui au MQBJC, comme héritage du MH, n'ont pu être effectués. De même, après que Annie Masson Detourbet a déposé ses archives ainsi que celles de son mari à la BEED le texte fut dès lors séparé de son référent, laissant la documentation à Nanterre et la collection à Paris. Lorsque les Lebeuf décèdent, les clefs de « la porte à gauche du four » sont « jalousement gardées » par madame Josette Rivallain selon les dire de Manuel Valentin, maître de conférences du MNHN. (annexe) Ainsi, pas ou peu de personnes

---

<sup>55</sup> Musée de l'Homme en 1941  
Musée d'histoire naturelle, la Rochelle, 1961  
Musée national tchadien à N'Djaména, 2007

n'ont eu d'accès véritablement approfondi de la collection depuis son entrée au MH en 1949 en ce qui concerne les pièces de Tago (1937 pour les premiers objets saos après le retour de la mission Griaule Sahara-Cameroun). La collection sous clef, gardée et étiquetée par les soins de ses géniteurs ne s'ouvrent finalement à la communauté scientifique qu'après son transfert du MH vers le MQBJC au tournant des années 2000. Pour l'anecdote, il s'agit de la dernière collection à avoir été transférée tant elle était importante pour ce dernier sans pourtant être particulièrement exploitée.

Ces péripéties qu'a connu la collection saos peut expliquer en partie sa complexe lecture de nos jours. Le fait que les archives aient été conservées loin de celle-ci le justifie également. Or, dans un premier cas il semble nécessaire de discuter et de poser des questions aux bonnes personnes, dans le second il suffit de se déplacer et de rencontrer soi-même les précieux documents. Néanmoins, il semble qu'un savoir est quant à lui définitivement perdu. Il semble que certaines des étiquettes d'origines, les premières notées « 61.N », soient pour beaucoup absentes, manquantes, disparues. Ces étiquettes ou parfois ces numéros à l'encre peuvent être distingués sur certaines pièces du corpus mais si l'expérience est généralisée pour l'ensemble de la collection, ne serait-ce que pour les pièces relatives à Tago, la majorité d'entre elles ne peuvent pas être rattachées avec exactitude au rapport de fouilles<sup>56</sup> de Jean-Paul Lebeuf ainsi qu'à ses carnets.

Ainsi, l'information, de par les ravages du temps et les transferts successifs, se perd peu à peu. Pour autant, la collection saos n'est pas tout à fait « muette ». Elle a perdu de sa voix, semblant avoir été bâillonnée au MH avant d'être écartelée de son « esprit », sa documentation, par la fuite de ses archives. Néanmoins, elle conserve de précieux renseignements et des moyens d'identification non pas désuets mais quelque peu usés par le temps. Le travail scientifique de recherche est désormais de rattacher au mieux les archives de sa collection et de comprendre les œuvres dans la globalité de leur documentation, lorsque cela est encore possible. Tout reste à réaliser.

## **B. La méthode de travail des Lebeuf sur les objets de Tago**

---

<sup>56</sup> LEBEUF, LEBEUF, *Le site de Tago (Tchad)...*, op. cit. à la note 9

La méthode de recherche de Jean Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet à Tago était caractérisée par une approche interdisciplinaire qui combinait des techniques de fouilles archéologiques avec des méthodes ethnographiques et historiques. Leur travail visait à obtenir une compréhension holistique de la culture Sao en examinant non seulement les artefacts matériels, mais aussi en tenant compte du contexte social, économique et religieux dans lequel ces artefacts étaient utilisés. En utilisant une combinaison de fouilles stratigraphiques, d'analyses céramiques et d'études des modes de vie contemporains des populations locales, Lebeuf et Masson Detourbet ont pu reconstruire avec précision les structures sociales et culturelles de la société Sao

### *1. Des apports ajoutés aux objets par les articles*

Au travers des nombreuses publications scientifiques et ouvrages en rapport avec leurs recherches sur les sao, Annie et Jean-Paul Lebeuf ajoutent des indications ou des informations supplémentaires aux objets sao qu'ils trouvent sur le site de Tago, en particulier en matière de statuaire. Ces ajouts incluent des interprétations sur la signification symbolique des artefacts, des hypothèses sur leurs fonctions sociales ou rituelles, ainsi que des commentaires sur leurs implications pour la compréhension générale de la culture sao. Cependant, parfois les sources sont diluées et il est difficile de statuer si ces théories quant à la lecture des œuvres sont appuyées par leurs recherches ethnologiques, notamment via les populations Kotoko autour du site de Tago, ou bien sont le fruit d'un regard cherchant le signifiant au-delà du signifié.

Cette complexité est particulièrement persistante lorsqu'il s'agit des appellations, des dénominations utilisées et choisies consciencieusement pour décrire la statuaire sao. La singularité de la manière de dépeindre les pièces comme étant des « ancêtres divinisés », des « danseurs masqués » ou encore des « têtes rituelles »<sup>57</sup> ne semble en effet basée que sur les appréhensions des Lebeuf face aux pièces et à leur contexte de découverte. Au sein des archives de la BEED si les documents écrits relevant de l'archéologie sont nombreux, ceux traitant de l'ethnologie se montrent très discrets pour ne pas dire quasi inexistantes. Une première hypothèse laissait penser que ces appellations pour le moins non-neutre était héritée du savoir des populations Kotoko locales. Les autochtones auraient alors pu échanger de leur culture avec les ethno-archéologues et les renseigner sur des traditions vieilles de plusieurs siècles

---

<sup>57</sup> *Art ancien du Tchad, Art ancien du Tchad..., op. cit.* à la note 10

notamment en matière de rituels. Pourtant, mis à part des clichés photographiques, aucune partie des archives ne fait état des relations entre les Lebeuf et les Kotoko dans le détail, tout demeure succinct, en surface. Ainsi, il faudra attendre 1976 pour que paraisse une compilation d'un florilège d'études ethnologiques et linguistiques de travaux épars rassemblés au cours du temps.<sup>58</sup>

De fait, Jean-Paul Lebeuf comme Annie Masson Detourbet se posent comme les créateurs d'étiquettes en ce qui concerne les statuettes sao. Le problème réside majoritairement dans le fait que ces appellations semblent héritières d'un regard sans doute occidental sur les œuvres en dépit de tout fondement scientifique concret. Par ailleurs, bien qu'ils ne soient que peu de chercheurs à travailler sur la civilisation sao, et encore moins sur les arts qui lui sont liées, les Lebeuf sont les seuls, avec leurs élèves, à utiliser ces termes pour désigner les statuettes de terre cuite.

Par ailleurs, en matière de travaux de recherches sur la question des Sao et de leur civilisation, ceux-ci présentent quelques écueils notamment en ce qui concerne leurs sources. En effet, les Lebeuf étant des précurseurs dans bien des domaines qu'ils explorent lors de leurs fouilles au Tchad, ils n'ont que peu de recul sur ce qu'ils font. Ils se posent comme les « seuls » scientifiques à étudier les arts sao. Leurs seules données pour leurs recherches sont, comme l'écrit Jean-Paul Lebeuf, des explorateurs du XIXe siècle, des administrateurs coloniaux ayant découverts par hasard quelques gisements et traces, et les Kotoko dont le rôle est jusque-là inconnu auprès des Lebeuf de par l'absence de documents relatant la relation entre eux et les Lebeuf.<sup>59</sup> De plus, si il est généralement admis que les Kotoko sont les descendants directs des sao, il semble nécessaire de garder à l'esprit que leur différence est avant tout religieuse. Les Kotoko seraient des sao ayant épousé l'Islam, par conséquent, la cosmogonie, le rapport aux rituels, la pratique et les histoires liées aux croyances religieuses ont fatalement pu changer, surtout sur un temps aussi long que cinq siècles. De là, la question quant au caractère véridique de certaines affirmations dans les articles des Lebeuf serait à nuancer et à contrebalancer avec des rapports modernes sur la question sao. Ce qui semble établi, car se poursuivant sur plusieurs ouvrages

---

<sup>58</sup> LEBEUF, *Etudes kotoko...*, *op. cit.* à la note 26

<sup>59</sup> *Ibid.*



scientifiques, peut être remis en question et avancer comme des théories ou hypothèses plutôt que des certitudes.

Aussi, le manque de recul peut s'expliquer sous plusieurs voies. Comme écrit précédemment Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet sont des précurseurs dans la recherche, la collecte et l'analyse des arts saos. Il est normal qu'en matière de statuaire tout soit donc construire, à travailler. De plus, en lisant les articles et ouvrages des Lebeuf, il se retrouve une passion pour l'exploration, la découverte. Les hypothèses laissent place à la certitude lorsqu'elle se répètent inlassablement. Après la fouille de plus d'une centaine de sites autour du Lac Tchad, les archéologues voient des paternes, des résurgences et commencent à donner du sens là où tout ne semble pas si évident<sup>60</sup>. En cela, le regard des ethno-archéologues, à certains endroits, notamment concernant la statuaire saos dont les prémices se trouvent à Tago, semble biaisé, particulièrement lorsque les théories font place aux affirmations sans véritables preuves.

## 2. *Analyses et conclusions*

La méthode de recherche de Jean Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet au site archéologique de Tago était marquée par une approche interdisciplinaire rigoureuse. Ils ont débuté leurs investigations par des fouilles stratigraphiques méticuleuses, analysant les couches de terre pour comprendre la chronologie des occupations humaines à Tago. De fait, à Tago se retrouve trois niveaux d'occupations selon les Lebeuf. Il était impossible d'établir une classification basée uniquement sur les données historiques ou traditionnelles, qui étaient jugées insuffisantes. Avant de commencer toute exploration archéologique, il a été nécessaire d'adopter une classification basée uniquement sur leur apparence morphologique. Ces trois types, Sao I, Sao II et Sao III, étaient considérés comme successifs dans le temps, bien que cette hypothèse ait été considérée comme provisoire.<sup>61</sup> Aujourd'hui cette théorie est reconnue et trouve sa justification et sa confirmation plus tard après des examens

---

<sup>60</sup> LEBEUF, LEBEUF, LANTIER, *La civilisation du Tchad...*, op. cit. à la note 42

<sup>61</sup> Académie des inscriptions & BELLES-LETTRES (FRANCE), *Comptes rendus des séances - Académie des inscriptions & belles-lettres*, 1980

approfondis par la datation au carbone 14 au cours des années 1970. Cette approche leur a permis de reconstruire l'histoire du site sur une période prolongée.

En parallèle, Lebeuf et Masson Detourbet ont mené des études céramiques approfondies. Ils ont examiné minutieusement les statuettes retrouvées à Tago, analysant leur forme, leur décor et leur technique de fabrication. Ces analyses céramiques ont fourni des indices cruciaux sur les échanges culturels, les pratiques artisanales et les traditions esthétiques des populations Sao. En outre, Lebeuf et Masson Detourbet ont complété leur recherche sur le terrain en s'engageant dans des études ethnographiques. Ils ont observé les modes de vie contemporains des communautés locales, cherchant des parallèles avec les pratiques socio-culturelles des anciens habitants de Tago. Cette approche comparative leur a permis d'appréhender les continuités et les changements dans la culture matérielle et immatérielle au fil du temps. Aussi, en combinant ces différentes méthodes de recherche, Lebeuf et Masson Detourbet ont pu élaborer une vision globale de la culture Sao à Tago. Leur approche interdisciplinaire a offert des perspectives riches et nuancées sur les structures sociales, les systèmes d'échange, les croyances religieuses et les pratiques quotidiennes des anciennes populations Sao, jetant ainsi les bases de l'étude approfondie de cette civilisation fascinante.

Néanmoins, le manque de sources et de recul évidents sur les projets des Lebeuf, en particulier en 1950 lors de leur retour de la « mission Lebeuf » qui aura vu la découverte entre autres du site de Tago, influence les écrits des deux chercheurs. Il serait alors attendu de poser la question de l'objectivité scientifique des travaux des ethno-archéologues dans leur contexte de fouilles. Un exemple, le rapport de fouille face à l'administration d'ethnologie (voir nom réel+source) montre, aux vues des termes employés, une volonté certes de renseigner mais également d'être reconnu de la communauté scientifique peut-être dans le but d'être chargés de nouvelles missions sur le sol tchadien ou encore dans l'optique d'acquérir des sièges dans de prestigieuses institutions (source+annexe). A ce titre, Jean-Paul Lebeuf dès 1956 fait à l'Académie des Sciences Coloniales (actuelle ASOM) qu'il souhaite un siège en de membres de l'Académie qu'il obtient lors de la séance du 27 avril 1973, à la cinquième section, au siège de François Balsan. Il est possible de retrouver cette correspondance entre Jean-Paul Lebeuf et les secrétaires perpétuels de l'Académie que furent le

gouverneur général Oswald Durand puis monsieur Robert Cornevin au sein de la Bibliothèque Houphouët-Boigny à Paris.

Mais encore, il paraît surprenant que des articles évoquent la relation, réelle ou supposée, qu'entretiennent les Kotoko avec les Sao, mais n'explorent ou n'exploitent jamais dans les détails ce que les populations disent, connaissent, savent de cette relation. Entre autres, lors de la construction de ce mémoire de recherche, aucun document figurant précisément ce que les Kotoko savent des Sao, n'a pu être étudié, par méconnaissance formelle de leurs existences, s'ils existent. En outre, il est de notoriété commune que Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet aient travaillé de pairs avec les populations Kotoko proche du Logone et du Chari lors de leur mission de 1947, il semble établi qu'ils aient été aidés par ces populations pour comprendre les Sao et leurs arts ainsi que, par la suite, relier leur découverte à une cosmogonie. En revanche, aucun document, aucune source, ne figure la fréquentation, les liaisons qu'ont pu entretenir les Lebeuf avec les populations Kotoko. La question demeure alors de savoir si de tels documents existent.

### *3. Le travail documentaire*

Les Lebeuf rendent compte de travaux sur divers aspects de la culture africaine, en particulier dans la région du Tchad mais aussi autour du Lac Tchad au Cameroun au Nigéria ainsi qu'au Niger. Leurs documentations et publications se concentrent souvent sur les traditions culturelles, les pratiques religieuses, et les modes de vie des peuples d'Afrique centrale. Les archives de Jean-Paul et Annie Lebeuf montrent qu'ils utilisent souvent une approche immersive pour capturer la vie quotidienne des communautés qu'ils étudient (cf. photos). Ils mettent en lumière les croyances, les rituels, les danses, et les modes de subsistance de ces populations, offrant ainsi un regard authentique sur leur culture. Ses travaux documentaires contribuent à sensibiliser le public à la diversité culturelle et à l'importance de préserver les traditions ancestrales.

En cela, les Lebeuf adoptent une approche rigoureuse de la recherche archéologique, mettant l'accent sur l'analyse minutieuse des sources écrites et matérielles pour comprendre la culture sao à Tago. Leur travail documentaire implique une l'élaboration approfondie de rapports de fouilles, de publications académiques ainsi que de

nouvelles archives historiques pertinentes. En examinant ces sources, il semble que les Lebeuf reconstruisent les pratiques sociales, religieuses et économiques des anciens habitants de Tago.

Dans le cadre de leurs investigations sur le site de Tago, les Lebeuf s'appuient sur une variété de documents, notamment des rapports de fouilles antérieures, des cartes topographiques, des photographies aériennes, et des analyses céramiques<sup>62</sup>. Ces sources leur permettent de cartographier la distribution des vestiges archéologiques, d'identifier les structures sociales et politiques de la société sao, et de retracer les changements culturels au fil du temps. Ainsi, l'approche documentaire des Lebeuf offre une perspective méthodique et approfondie sur la culture sao à Tago, en fournissant des informations précieuses sur son développement historique, son organisation sociale et ses interactions avec d'autres cultures de la région.

En complément de ce travail documentaire, il semble qu'ils utilisent une approche basée sur des sources orales pour enrichir leur compréhension du site archéologique de Tago, et sans doute des autres. Selon Xavier Lebeuf, leur fils ayant suivi avec intérêt les aventures des Lebeuf en Afrique, cette approche impliquerait des entretiens avec les communautés locales vivant à proximité du site, ainsi qu'avec des membres de groupes ethniques qui pourraient avoir des liens historiques avec la culture sao. Les Kotoko font l'objets d'études avancées<sup>63</sup>, mais aussi les Fali des monts du Mandara au Cameroun.<sup>64</sup>

Les entretiens oraux auraient permis aux Lebeuf de recueillir des récits, des traditions orales et des souvenirs transmis de génération en génération. Ces témoignages fourniraient alors des perspectives uniques sur la vie quotidienne des anciens habitants de Tago, ainsi que sur les pratiques culturelles et les croyances qui ont façonné leur société. Néanmoins, de tels documents n'ont pu être retrouvés pour le moment. Aussi, en combinant les données issues des sources orales avec les preuves matérielles recueillies sur le site de Tago, les Lebeuf élaboreraient, en effet, une image plus complète et nuancée de la culture sao. Cette approche holistique de la recherche

---

<sup>62</sup> LEBEUF, LEBEUF, *Les arts des Sao...*, *op. cit.* à la note 20

<sup>63</sup> LEBEUF, *Etudes kotoko...*, *op. cit.* à la note 26

<sup>64</sup> LEBEUF, *Quand l'or était vivant (chez les Sao et les Fali)...*, *op. cit.* à la note 43

leur permettrait ainsi de saisir les multiples dimensions de la vie des anciennes populations sao et de leur héritage culturel à Tago.

Alors, les travaux des Lebeuf sur la culture africaine, concentrés principalement dans la région du Tchad et autour du Lac Tchad au Cameroun, au Nigeria et au Niger, témoignent d'une immersion profonde dans la vie et les traditions des peuples d'Afrique centrale. Leur approche documentaire méticuleuse, illustrée par une multitude de photographies et de rapports de fouilles, révèle une volonté inébranlable de saisir l'essence même de ces sociétés. En explorant les croyances, les rituels et les modes de subsistance des communautés étudiées, ils offrent un témoignage vivant de la richesse culturelle de la région.

Ainsi, cette démarche rigoureuse s'accompagne d'une analyse approfondie des sources écrites et matérielles, dans le but de reconstruire avec précision les pratiques sociales, religieuses et économiques des anciens habitants de Tago. En s'appuyant sur une variété de documents, des rapports de fouilles aux analyses céramiques, ils parviennent à cartographier l'évolution historique et sociale de la culture sao, mettant en lumière les changements culturels et les interactions avec d'autres groupes de la région. En parallèle, les Lebeuf intègrent une approche basée sur des sources orales, enrichissant ainsi leur compréhension du site de Tago et de ses environs. À travers des entretiens avec les communautés locales et des groupes ethniques voisins, ils recueillent des récits et des traditions transmis de génération en génération, éclairant ainsi d'un jour nouveau la vie quotidienne et les croyances des anciens habitants. Cette synthèse entre données documentaires et sources orales offre une perspective équilibrée et nuancée sur la culture sao, permettant aux Lebeuf de jeter un éclairage nouveau sur cette civilisation ancienne et méconnue.

En définitive, leur approche multidimensionnelle, combinant rigueur documentaire et investigation orale, constitue un pilier essentiel de leur travail, permettant une compréhension approfondie et holistique de la culture sao à Tago.

### **C. La diversité des documents ethnologiques, archéologiques et artistiques par la photographie**

L'un des aspects faisant la principale singularité des archives des Lebeuf est la diversité de son fond photographique. En effet ce sont plus de 5000 photographies qui sont conservées à la BEED avec le reste du matériel typique de l'ethnologue comme les carnets et les articles scientifiques. Aborder l'étude du site de Tago sous le prisme des photos s'offre comme une manière de voir la fouille et son contexte dans ses grandes lignes, avec un œil identique à celui des Lebeuf.

*1. Orientation de la recherche et des liens entre les Sao et les Kotoko par l'ethnologie appuyée par la photographie*

Dans le cadre de leurs travaux sur le sol tchadien, la photographie sert de support aux Lebeuf pour étudier et comprendre les populations. En effet, l'ethnologie et la photographie entretiennent une relation étroite et féconde, façonnant à la fois la compréhension des cultures l'appréciation de l'art visuel. L'ethnologie, en tant que discipline académique, s'est tournée vers la photographie comme un outil essentiel pour documenter et étudier les cultures humaines. Les ethno-archéologues ont réalisé que les photographies pouvaient capturer des moments éphémères, des expressions subtiles et des détails significatifs qui auraient pu échapper à une simple description textuelle. Ainsi, la photographie est devenue un moyen puissant de préserver visuellement les traditions, les rituels et les modes de vie des sociétés du monde entier. La photographie bénéficie également de cette collaboration en trouvant de nouveaux sujets riches et inspirants. Les Lebeuf sont attirés par la diversité des coutumes, des paysages et des visages humains qu'ils rencontrent lors de leurs voyages ethnographiques. Aussi, lorsqu'il s'agit des Kotoko comme des Fali, la question de l'identité, des coutumes et de leur sens est au centre de l'étude afin de retrouver des réminiscences de ce que pouvait être la culture sao.

Ensemble, l'ethnologie et la photographie contribuent à élargir les horizons culturels et à promouvoir la compréhension interculturelle. Les photographies ethnographiques des Lebeuf auraient pu être exposées dans des musées, offrant aux publics un aperçu des modes de vie et des croyances des peuples tchadiens. Malgré ce, le commentaire retrouvé, à la BEED, reste très sommaire. Aucun document n'atteste que ces photos comprenaient une description détaillée de ce qu'elles renseignent, ce qui rend plus ardue la compréhension de ce que les Lebeuf voyaient et voulaient raconter aux travers de ces photographies. Si le commentaire n'est plus accessible alors les photos perdent une part importante de leur être. C'est le « pourquoi ces photographies » qui

actuellement questionne, que cherchait à exploiter, à étudier, à mettre en lumière les Lebeuf à travers ces photographies. Lors des jours ayant précédé la découverte de Tago les époux Lebeuf (aucune donnée ne montre avec certitude qui tenait l'appareil photo) capturent plus d'une quarantaine de visages et traditions kotoko, une dizaine de photos d'objets, surtout des jarres, pots etalebasses, ainsi que quelques paysages. La volonté des Lebeuf était, peut-être, de reconstituer une possible culture sao en photographiant des visages types de la région du sud du Lac Tchad auprès de populations se disant descendante des derniers Sao. La photographie des objets pourrait ainsi montrer les évolutions ainsi que les héritages de la culture sao chez ses populations. Enfin, les paysages imprègnent le regardeur sur l'environnement, le contexte dans lequel vivait cette civilisation et permet de s'appropriier la culture visuelle des « hommes d'autrefois ». En effet, en plusieurs siècles ce paysage n'a pas bougé comme en témoigne la facilité avec laquelle les archéologues trouvent des gisements sao qu'ils savent sous des buttes, elles-mêmes perdues au milieu de vaste étendu plate, sans relief naturel.

En conclusion, la symbiose entre l'ethnologie et la photographie, illustrée par les travaux des Lebeuf au Tchad, incarne une alliance puissante entre la documentation culturelle et l'expression artistique. L'utilisation de la photographie comme outil de recherche ethnologique permet de capturer l'essence même des cultures étudiées, préservant visuellement les traditions, les rituels et les modes de vie des sociétés. Les Lebeuf, en documentant les visages, les objets et les paysages des populations Kotoko et Fali, ont cherché à reconstituer et à mettre en lumière la riche culture des Sao, ancêtres présumés de ces groupes. Cependant, la compréhension complète de ces photographies est entravée par le manque de commentaires détaillés, ce qui soulève des questions sur les intentions des Lebeuf. Malgré cela, les photographies offrent un aperçu évocateur de la vie quotidienne et de l'environnement des populations étudiées, permettant de se connecter visuellement avec une époque révolue. En somme, ces images invitent à explorer les profondeurs de l'histoire et de la culture. Néanmoins, au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, beaucoup critiquent l'approche parfois voyeuriste des photographies occidentales envers les cultures non occidentales, les accusant de perpétuer des stéréotypes et de violer la vie privée des personnes photographiées. Les ethnologues sont confrontés au défi

éthique de représenter avec précision et respect les cultures étudiées, tout en évitant de les idéaliser ou de les exotiser.

## 2. *Les photos de fouilles*

A l'inverse, les sites archéologiques au sein du fonds d'archives des Lebeuf sont peu documentés par la photographie. En effet, sur plus de 5000 photographies de terrains présentent dans les archives du fonds Lebeuf, seule une trentaine montrent des découvertes archéologiques ou l'excavation de sites. Dans le cas de Tago, ce sont deux rouleaux, deux planches contacts de douze photos chacune qui constituent l'ensemble des photographies de fouilles pour ce site. Néanmoins, ces clichés sont très riches visuellement.

En effet, les premières photos font état du façonnement des tranchées, support principal de l'excavation. Jean-Paul Lebeuf est au centre tandis que ces aides, six ou sept locaux (ils ne sont jamais nommés lors des rapports), creusent la terre à la pelle et au bâton. Les instruments et outils utilisés témoignent des prémices de l'archéologie pour les Lebeuf, ceux-ci sont rudimentaires et ne permettent pas une fouille soignée. Aussi, les premiers objets retrouvés sont immédiatement disposés en dehors du trou creusé, proche des tranchées, pour y être étaler tel un butin, une victoire dans la découverte du passé. Les photos de fouilles ne montrent que le travail réalisé par les ethno-archéologues et leurs aides, aucune œuvre, si ce n'est un vase à offrande, ne sont photographiées dans leur disposition initiale, c'est-à-dire avec les statuettes « d'ancêtres divinisés » au centre, les « danseurs masqués » autour, et les « têtes seules » sur le sol. Les photographies rendent compte du travail de recherche que font les Lebeuf à la suite de l'excavation des pièces. Celles-ci sont disposées par terre ou sur une table pour être étudié par Jean-Paul Lebeuf, quelques statues sont par ailleurs identifiables sur ces photos. Cependant, la photographie de fouille ne semble pas trouver d'intérêt aux yeux des Lebeuf, ethnologues de formation ceux-ci se penchent davantage sur le sens des objets tant dans leurs photos que sur leurs croquis. Le contexte de fouille, s'il est savamment retranscrit à l'écrit, ne semble pas constituer pour les Lebeuf une approche pertinente de la culture sao.

L'exploration minutieuse des archives du fonds Lebeuf révèle une réalité saisissante : la rareté des photographies archéologiques contraste fortement avec leur potentiel informatif considérable. En effet, parmi les milliers de clichés documentaires, seules



quelques dizaines offrent un aperçu des découvertes et des processus d'excavation. Cette rareté est observable dans le cas de Tago qui capture l'essence des fouilles sur du site. Ces images, bien que limitées en nombre, révèlent néanmoins des éléments clefs des débuts de l'archéologie chez les Lebeuf. Elles illustrent la fierté dans la découverte des premiers artefacts, exposés pour la photo à proximité des zones d'excavation. Pourtant, au-delà de cette première phase, ces photographies révèlent également le processus post-fouille, où les objets sont disposés méthodiquement pour être étudiés, mettant en lumière l'engagement des chercheurs dans la quête de comprendre et de documenter le passé. Bien que ces clichés ne captent pas toujours les artefacts dans leur contexte initial, ils soulignent l'importance de la photographie comme outil de documentation et de préservation pour les études historiques et archéologiques. En somme, malgré leur rareté, ces photographies offrent une fenêtre sur le passé ainsi que sur les efforts des chercheurs qui s'efforcent de le révéler.

### 3. *Les photos de collections*

Enfin, un troisième type de photographies s'offrent tant dans le fonds d'archives des Lebeuf de la BEED que dans l'iconothèque du MQBJC à l'entrée de la collection sao. Il s'agit d'un fond photographique exclusivement en noir et blanc dans lequel des pièces de la collection sao du MH sont prises en photo par Dominique Darbois, photographe de métier, sous la demande de Jean-Paul Lebeuf. Si ces photographies comprennent des œuvres sans restriction de typologies ou de lieux de découvertes, les pièces de Tago ont la part belle dans la construction de ces clichés. En effet, Tago de par la nature de ces pièces quasi intacte et richement ornée contient les pièces idoines pour le projet photographique de Darbois et Lebeuf. Selon Aurélie Journée-Duez, ayant consacré son mémoire de deuxième année de master à l'œuvre de Dominique Darbois :

« Dominique Darbois était une photographe humaniste et militante, très engagée dans la promotion de ce qui à l'époque pouvait être qualifié d'universalisme mais surtout elle œuvrait à la promotion des cultures du monde. A mon sens [...] Dominique Darbois photographiait les objets, et les sculptures en particulier, comme elle photographiait les êtres humains, pour lesquels elle éprouvait une profonde admiration. [...] Ses clients étaient divers, allant de diverses maisons d'édition à des acteurs plus militants. »

Néanmoins, aucun document, aucune source n'indique la volonté de Jean-Paul Lebeuf derrière ce projet photographique. Les raisons pour lesquelles Lebeuf s'est associé à Dominique Darbois demeurent inconnues. Ces seules traces sont les clichés photographiques, les dates sont obscures (courant des années 1960-1970 mais aucune précision) et le but n'est pas renseigné. L'hypothèse d'une volonté du MH ou de Jean-Paul Lebeuf de présenter la collection sao semble plausible, un de ces acteurs aurait pu chercher à mettre en valeur la collection dans une forme de « médiation » (même si le terme n'existait pas encore). Pour ces « portraits d'objets », Dominique Darbois s'inspire du regard d'une époque et notamment des travaux de Chris Marker avec *Les Statues meurent aussi* en 1953. Jean-Paul Lebeuf, lui-même photographe même si amateur, aurait pu être admiratif du travail de Dominique Darbois et aurait ainsi demandé une main plus « artiste » pour la réalisation de ces photographies.

De plus, le MQBJC conserve deux hologrammes, possiblement destinés à présenter une exposition sur les Sao au Musée de l'Homme en 1941. Néanmoins, il s'agit d'un nouveau mystère, les plaques ont été données le 16 septembre 1981 par « P.Lebeuf », or, Xavier Lebeuf, fils des époux Lebeuf ne connaît personne portant ces initiales.

En somme, dans la prise de ces clichés de collections, ce qui transparaît comme le plus singulier est le regard que Dominique Darbois et Jean-Paul Lebeuf pose sur les objets archéologiques africains. Les photographies prises par Dominique Darbois, à la demande de Jean-Paul Lebeuf, offrent un aperçu intéressant de la collection sao du Musée de l'Homme, en mettant en avant les pièces de Tago. Ces artefacts témoignent des défis de la préservation et de l'interprétation du patrimoine culturel, soulignant l'importance d'une documentation précise pour garantir une compréhension complète des œuvres. Ces photographies et hologrammes semblent à la réflexion sur la nature de la mémoire et de la représentation visuelle, ainsi que sur les défis persistants de l'interprétation du patrimoine culturel.

## **Conclusion**

Ainsi, l'analyse de la statuaire sao dans la collection du Musée du Quai Branly - Jacques Chirac, au regard de archives du fonds Lebeuf de la Bibliothèque d'Ethnologie Éric-de-Dampierre, nous amène à considérer les œuvres dans leur complexité. Les études de Jean-Paul Lebeuf et Annie Masson Detourbet rendent

compte des avancées dans la compréhension de cette culture disparue mais témoignent également des hypothèses à confirmer ou à infirmer.

De par la recherche scientifique mêlant analyse et théories, la méthode des Lebeuf comprend aussi bien les sources matérielles qu'immatérielles en prenant soin de conserver la mémoire comme fondement de la culture et de la civilisation. Cette recherche perpétuelle se concentre autour de nombreux écrits, des ouvrages comme des articles, tout en laissant une place conséquente à la photographie, témoin du regard des ethno-archéologues sur les populations tchadiennes et leur culture.

La civilisation sao sous la plume des Lebeuf met en lumière la diversité ainsi que la complexité des styles et des formes au sein d'un même patrimoine. Le site de Tago offre à cet égard la plus grande richesse connue du monde sao en ce qui concerne sa statuaire. C'est pourquoi, le site de Tago s'impose comme une référence au sein des collections. Sa typologie d'objets et ses études attribuées font état de puissance ornemental des Sao dans un cadre voilé aux enjeux jusque-là indéterminés.

Au travers des approches ethnologiques et archéologiques, les Lebeuf parviennent à explorer l'hétérogénéité des statues et de projeter les réminiscences d'une culture aujourd'hui disparue. Une approche qui se verra perfectionner lors de la fouille du gisement de Mdaga au Tchad de 1960 à 1968.

### **Archives :**

Bibliothèque d'Ethnologie Éric-de-Dampierre :

- Fonds Annie et Jean-Paul Lebeuf : FR\_920522301\_fleb [fonds]

Bibliothèque Félix Houphouët-Boigny Académie des Sciences d'Outre-Mer

- Fonds Jean-Paul et Annie Lebeuf

Musée du Quai Branly – Jacques Chirac, médiathèque

- Rivet/Lebeuf, tirages sur papier : PB007405

### **Bibliographie :**

- De Jean-Paul Lebeuf

### Volumes

1. *Quand l'or était vivant*, 1945
2. *Fouilles dans la région du Tchad*, Société des Africanistes, 1950
3. *La civilisation du Tchad*, 1950 (avec Annie Lebeuf)
4. *L'habitation des Fali, montagnards du Cameroun septentrional*, Institut d'ethnologie, 1961
5. *Archéologie tchadienne. Les Sao du Cameroun et du Tchad*, 1962
6. *Arts anciens du Tchad. Bronzes et céramiques*, catalogue pour l'exposition du Grand Palais, 1962
7. *Études Kotoko*, 1976
8. *Les arts des Sao*, [photographies D.Darbois] (avec Annie Lebeuf) 1977
9. *Le gisement sao de Mdaga (Tchad). Fouilles 1960-1968*, Société d'ethnographie, 1980 (avec Annie Lebeuf)

### Articles

1. La mission Sahara-Cameroun, *Cameroun*, revue de l'agence économique des territoires sous mandat, 18 décembre 1937
2. Rapport sur les travaux de la 4<sup>e</sup> mission Griaule, *Journal de la société des africanistes*, VII, 1937
3. Les fouilles de la région du Chari et du Tchad, *L'Anthropologie*, 1938

4. L'exposition des collections du Tchad au musée de l'Homme, *Journal de la société des Africanistes*, XI, 1941
  5. Les collections archéologiques du Tchad au musée de l'Homme, *Bulletin du Museum national d'histoire naturelle*, XIV, 1942
  6. Les Sao du Tchad. La renaissance d'une civilisation disparue, *Comptes rendus des Séances de l'Académie des sciences coloniales*, 1944
  7. Notes sur les Sao et les Kotoko, in « Essai sur le peuplement du Cameroun », par Mme René Dugast, *Études Camerounaises*, juin-septembre 1948
  8. Mission Logone-Lac Fitri, *L'Anthropologie*, 1949
  9. La civilisation du Tchad, *Comptes rendus de l'Académie des sciences coloniales*, IX, 1949
  10. La mission Logone-Lac Fitri, *Acta Geographica*, janvier-avril 1949 (avec Annie Lebeuf)
  11. Le site de Tago (Tchad), *Préhistoire*, XI, 1950 (avec Annie Lebeuf)
  12. L'archéologie tchadienne, in *Annuaire du Tchad*, 1950-1951 (avec Annie Lebeuf)
- De d'autres auteurs

Ibn Battûta, *Voyages III. Inde, Extrême-Orient, Espagne, Soudan*, après 1349-1354

Barth, *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale*, 1860

Nachtigal, *Sahara et Soudan*, 1881

Palmer, *Sudanese Memoirs*, 1928

Boulnois, *La migration des Kotoko-Sao au Tchad*, 1946

Verron, *Fiches typologiques africaines, culture « Sao »*, 1969

Poirier, *Ethnographie régionale : Afrique. Océanie.*, 1972

Chapelle, *Le peuple tchadien : ses racines, sa vie quotidienne et ses combats*, 1986

Essomba, *L'archéologie au Cameroun, actes du premier colloque international*, 1992

Leroi-Gourhan, *Dictionnaire de la préhistoire*, 1997

Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, 2011